

Valeurs logiques et Contradiction (1945)

CHAPITRE I (introduction)

Logique et Contradiction, PUF, Paris, 1947

CHAPITRE III 1^{ère} Partie
La causalité et la finalité de la logique pure
La causalité logique

[84-85] Une logique dynamique seule peut contenir, dans sa nature même, la causalité et la finalité. En effet, les notions de cause efficiente et de cause finale — aveugles ou non — ne peuvent qu'être rigoureusement absentes de toute réalité logique statique. Sans mouvement logique, sans devenir de l'élément logique lui-même, pas de causalité et pas de finalité possibles, dans sa structure même. Une réalité donc rigoureusement non-contradictoire ou rigoureusement contradictoire exclut autant la cause que la fin, puisqu'elle ne peut, comme nous le savons, qu'être une réalité rigoureusement statique.

De là les difficultés du problème de la causalité et du problème de la finalité dans tout univers fondé sur la logique classique.

Les quatre causes d'Aristote (matière, forme, moteur et fin) nous projettent hors de la logique, dans la Physique et la Métaphysique. La logique ne peut plus être, dès lors, qu'un instrument, qu'un Organon. Pourtant, elle est telle, une logique de la non-contradiction et de l'identité, comme nous l'avons vu, de par les impératifs ontologiques de sa métaphysique, dont elle est l'expression rigoureuse. Comment, dès lors, peut-elle s'accommoder de la causalité et de la finalité aristotélicienne ? Il faudrait tout un travail pour exposer l'incompatibilité de cette doctrine des causes d'Aristote et de sa logique, les lacunes que celle-là comporte pour sauver celle-ci, les atteintes que ce dernier doit subir si celle-là découvre ses éléments logiques. Nous le signalons à la réflexion et aux études de ceux qui voudraient, à la lumière de cet ouvrage, s'y consacrer, sans que nous puissions nous y arrêter ici.

Kant, dont toute la doctrine critique roule sur le mystère de la diversité au sein d'un univers naturellement non-contradictoire et par rapport à une logique humaine aristotélicienne, ne peut voir dans la causalité qu'un lien synthétique *a priori* de l'entendement. En effet, le divers empirique, laissé à lui-même, comme il n'a aucun rapport essentiel avec la raison identifiante, avec la logique de l'Ecole à laquelle Kant n'a rien à apporter, qui est, pour lui, un édifice définitif, ne peut engendrer de causalité, car aucun ordre de succession n'est possible en son sein, en tant que tel : les représentations les plus arbitraires peuvent se succéder et s'associer le plus arbitrairement. La causalité ne peut donc provenir que de l'expérience, selon le sens que Kant donne à cette notion, c'est-à-dire des fonctions de synthèse *a priori* de l'entendement, qui rendent cette expérience possible.

C'est que Kant, qui n'a pas vu et ne pouvait voir la logique inhérente au devenir empirique pur, n'a pas vu et ne pouvait davantage voir sa causalité irrationnelle, la causalité de non-identité qui s'opposait à la causalité rationnelle d'identité de l'entendement classique et qui, par le lien de contradiction de sa nature antagoniste, était dans une relation essentielle et déterminante avec cette dernière. La causalité n'était donc plus, pour lui, qu'un ordre rationnel imposé *a priori* à des données alogiques de diversité, afin que l'expérience fût possible

Il était, par là, dans la direction de toute la métaphysique logique de la science classique qui allait s'édifier. Que la causalité soit postulée pins tard soit dans la pensée soit dans les faits soit, selon la vraie tradition kantienne, au contact de leurs deux univers, il restera qu'elle ne sera plus qu'un ordre rationnel de synthèse. La cause et l'effet se [86-87] changent en condition et en conditionné, et le déterminisme rigoureux qui en est l'expression n'est plus qu'une légalité de non-contradiction rationnelle et statique.

Les notions d'apparence sensible et de réalité objective et abstraite viennent, dès lors, rendre compte, ajoutons, tant bien que mal, de ce que la causalité comme la finalité comportent de dynamique, d'oppositionnel et donc de contradictoire. Pas de hasard, dans les lois de l'univers, car celui-ci ne saurait provenir que d'un principe d'irrationalité et de négation, entraînant l'anéantissement de la logique d'identité. Pas davantage d'efficience de la cause, pas de *causa* à proprement parler — c'est ce qui explique l'antipathie des hommes de science du *XIX^e* siècle pour la notion de cause parmi les notions de la science positive —, car cela comporte l'intervention de quelque puissance mystérieuse, de quelque agent, qui ne peut figurer sur le tableau de la raison, c'est-à-dire de la logique classique, sans quoi la notion de puissance adverse, de conflit, de contradiction doit intervenir aussi. Pas non plus de cause finale, car une fin qui n'est pas encore réalisée et qui se réalise, qui détermine, du haut de sa virtualité, les phénomènes, obligés de se soumettre et d'aider à sa réalisation, cela implique encore une force potentielle qui se heurte à des obstacles, un antagonisme qui empêche la fin d'être, tout de suite, actuelle et positive, cela implique donc une force irrationnelle et une contradiction, un dualisme contradictoire que, précisément, la logique classique est évertuée d'éliminer de sa nature et de sa structure, sous peine de disparaître.

Mais cela n'est qu'une vision métaphysique de la science, imposée par la mêla logique de La logique classique ayant modelé, dînant des siècles et des siècles, l'esprit humain, en une évolution lente et forte. En réalité, comme nous l'avons montré dans nos travaux précédents et comme on le voit clairement aujourd'hui, à l'occasion d'une science plus subtile, celle des micro-éléments physiques, jamais l'expérience scientifique ne s'est conformée rigoureusement à cette doctrine logique. Seul, un anthropomorphisme logique particulièrement tenace, à la faveur de considérations à grosse échelle, comme on dit a permis de satisfaire-de, la sorte aux exigences millénaires de la logique classique.

C'est que toute logique de non-contradiction rigoureuse, que ce soit celle qui donne naissance," par l'identité, an monisme rationnel, ou celle qui postule, par la négation et par une diversité autonome et absolue, un monisme irrationnel, du chaos, de l'empirisme- parfait; ou encore celle, doublement non-contradictoire, d'un parallélisme de ces deux ordres, ne peut qu'exclure la notion de cause comme celle de fin. Si, encore un coup, l'affirmation ou la négation, l'identité ou la non-identité n'ont respectivement pas' d'obstacles — qui ne peuvent être que contradictoires —, elles sont, une fois pour toutes, ce qu'elles sont, éternellement en acte, absolues, dénuées de devenir, de dynamisme, de mouvement, elles se suffisent à elles-mêmes ; la vérité de l'une ou de l'autre ne se fait pas, elle est faite., depuis et pour toujours, toute chose est ce qu'elle est, et l'on ne voit pas, dès lors, comment la plus vague notion de cause peut encore intervenir dans leur réalité. On ne peut même pas dire que chacune de son côté est cause de soi, car, étant actuelle et définitive de toute éternité, elle ne peut même pas se « causer » pour ainsi dire elle-même.

Par contre, si l'élément logique est tant soit peu contradictoire, si, comme nous l'avons vu, sa nature même existentielle implique la contradiction, alors, non seulement il implique la cause, mais la cause elle-même ne peut plus être que de nature logique, elle est une fonction logique par excellence. C'est parce que la logique est bivalente, et par là trivalente et polyvalente, comme nous le savons, c'est parce qu'elle est, de ce fait, antagoniste, mobile et le devenir même vers les pôles idéals impossibles de la non-contradiction et de la contradiction, c'est parce qu'il y a, de la sorte, virtualité ou puissance et actualité relatives, qu'il y a [88-89] causalité el finalité, el toute une série transfinie de causes et de lins, incluses dans la structure même du logique. Le oui et l'identique, d'une part, le non el le divers, d'autre part, se font, s'actualisent, passent du potentiel à l'actuel, et nous avons ainsi, dans le cœur pour ainsi dire du logique lui-même, deux causalités et deux séries causales inverses el antagonistes.

Telle identité, notamment, relative toujours, plus ou moins identique donc, est l'effet de toute la série des identités moins identiques qui ont passé de la virtualité à l'actualité, lesquelles sont toutes, par conséquent, des effets et des causes en même temps. Il en va de même de telle non-identité, déterminée par toute une série de diversités plus ou moins actuelles, qui ont passé progressivement de la puissance vers l'acte. Cette causalité négative, inverse de la précédence, n'a jamais encore été aperçue ; et on sait maintenant pourquoi : il fallait, pour pouvoir s'en saisir, que la logique de la négation fût elle-même d'abord détectée dans la nature du logique. Elle a joué et joue pourtant un rôle des plus importants dans les sciences physiques les plus précises, comme nous l'avons montré dans nos travaux¹, sans qu'elles aient pu le comprendre, et bien qu'elle perturbât leur doctrine générale de l'univers scientifique, car son intelligence exigeait des cadres logiques que la logique classique excluait.

Mais cette double causalité logique est bien plus complexe. Si tel effet affirmatif et identifiant ou négatif et diversifiant possède une série de causes affirmatives et identifiantes ou négatives et diversifiantes, lui-même et toute sa série ne sont tels que de par la série antagoniste. Une *causalité d'antagonisme* détermine et rend possible les *deux causalités* inverses et antagonistes. Il s'ensuit que telle actualisation est cause de telle virtualisation contradictoire. A la série donc des causes et des effets de même ordre — d'identité ou de non-identité — s'ajoute, par là même, la série des causes et des effets contradictoires, dans laquelle chaque actualisation relative est la cause de la virtualisation relative adéquatement contradictoire, effet donc contradictoire de cette cause. Telle identité ou telle diversité *causera*, par son actualisation, la virtualisation de telle diversité ou de telle identité, qui en sera l'effet contradictoire.

Mais si telle identité ou telle non-identité n'est elle-même que telle identité ou telle *non-identité* actualisée, c'est-à-dire relativement actualisée, c'est encore de par le degré d'actualisation antagoniste que « conserve » l'ordre contradictoire de non-identité ou d'identité, cause donc ici de ce degré relatif d'actualisation, qui en est, comme tel, l'effet. Chaque cause ainsi est effet des causes non-contradictoires et cause des effets non-contradictoires du même ordre, en même temps que cause de l'effet contradictoire et effet de la cause contradictoire.

Ainsi, les deux fonctions logiques causales inverses et antagonistes, du fait même qu'elles sont telles, sont elles-mêmes fonction d'une causalité d'antagonisme.

Cela est très important, car il existe une telle causalité logique complexe de la nécessité et de l'universalité, d'une part, de la contingence et de la particularité, d'autre part. La nécessité et l'universalité, comme la contingence et la particularité, se font, sont causées par elles-mêmes et, en même temps, les unes par les autres. La série relative, notamment, des nécessités ou des contingences est *causée* par cette série elle-même, en tant qu'elle est un dynamisme qui passe du potentiel vers l'actuel" et, en même temps, la nécessité est la cause de la contingence et la contingence, la cause de la nécessité.

D'autre part, comme on le voit, le sujet ou opérateur, en tant qu'actualisation, est cause et effet de lui-même et, en même temps, cause de l'objet qui en est l'effet, en tant que virtualisation contradictoire, ainsi que nous le savons, opérée par cette actualisation. La causalité est ainsi toujours [90-91] subjective, en tant qu'elle est une actualisation : et cela explique ce qui a pu donner naissance à l'idéalisme subjectif (rationnel, critique). Mais cette causalité subjective est elle-même fonction de la causalité d'antagonisme, qui n'est ni «

¹ Cf. notamment, notre communication au IX^e Congrès International de Philosophie'(1937) : *La Double Causalité, Le Problème des deux Matières*.

idéaliste » ni «réaliste.», dont l'idéalisme n'est qu'une fonction, qu'une articulation fonctionnelle.

En même temps, l'ordre qui se virtualise est cause de lui-même, en tant que virtualisable **et** virtualisé, car s'il n'était pas un dynamisme antagoniste à puissance et à acte, à potentialité et à actualité, il ne saurait se virtualiser, il ne saurait donc être objet, faire fonction d'objet, s'objectiviser, ni permettre ainsi l'actualisation *de l'ordre* contradictoire. Il est donc cause et effet de lui-même, comme objet, et cause aussi du sujet. Il est pour ainsi dire la cause-patient, cependant que le sujet est pour ainsi dire la cause-agent.

Or, ainsi qu'on l'a vu, l'objet est le connaissable et le connu, l'intelligible et, par là, le réel, ce qui se donne comme réel, ce qui fait fonction de réalité et de vérité de la réalité." C'est ce qui explique la conception de la causalité objective, celle que l'on connaît, que l'on peut connaître. Et c'est là-aussi la source secrète du réalisme, qui n'est, en somme, qu'une fonction logique, comme l'idéalisme, fonction, à son tour, de la causalité d'antagonisme.

La causalité subjective est la cause, elle, de l'inconnaissance, plutôt de la subconnaissance, comme nous l'avons appelée, de l'irréalité ou apparence et de la vérité de l'irréalité, en même temps que la cause de la causalité objective de la connaissance, de la réalité et de la vérité de la réalité. Ainsi, nous avons une causalité subjective, irréelle et inconnaissable de l'identité, de l'universalité et de la nécessité, de l'espace et de la synthèse (la causalité spatiale ou de la temporalité spatiale ou encore de l'espace-temps de configuration, la causalité synthétique — que Kant a devinée !) et une causalité subjective irréelle et inconnaissable, de la négation, de la diversité, du particulier et de la contingence, du temps et de l'analyse (la causalité temporelle ou du temps de configuration négative, la causalité analytique), causes contradictoires des effets contradictoires que sont la causalité objective réelle et connaissable, intelligible, soit de la diversité, de la contingence, soit de l'identité, de la nécessité, etc..

Nous nous trouvons là en présence d'un couple de causalités rationnelle et irrationnelle. Mais ces deux causalités inverses, qu'on peut encore appeler causalités de non-contradiction, peuvent, précisément parce qu'elles sont constitutivement fonction de la causalité d'antagonisme, engendrer la *causalité quantique*, la *causalité de contradiction*. En s'inhibant réciproquement, c'est-à-dire en tentant chacune de s'actualiser, elles engendrent la série des causes quantiques, des *quanta logiques* de plus en plus pures, des déterminations quantiques progressives. Nous avons ici aussi une série d'effets qui sont causes, à leur tour, mais, en même temps, causés par les deux causalités de non-contradiction en conflit progressif. Et, comme toutes les fois qu'il y a actualisation, c'est-à-dire causalité de non-contradiction, rationnelle ou irrationnelle, il y a passage, à un moment donné, au même degré d'actualisation ou de virtualisation relative, il y a toujours causalité quantique déterminée par la causalité de non-contradiction. La causalité de non-contradiction est ainsi cause de la causalité quantique. Mais, en même temps, la causalité quantique est cause de la causalité de non-contradiction, puisque c'est la contradiction qui détermine la causalité rationnelle ou celle irrationnelle. Les causalités de non-contradiction, rationnelle et irrationnelle, qui peuvent aussi être appelées les causalités transcendentes ou de transcendance, puisqu'elles transcendent la contradiction, sont causes de la causalité de contradiction ou quantique, qui peut être appelée la causalité immanente ou d'immanence, et, inversement, celle-ci est cause de celles-là. La transcendance et l'immanence logiques se « causent » réciproquement.

Cependant, l'expérience scientifique classique n'a pris [92-93] connaissance que de ce que nous avons appelé la causalité objective d'identité, d'universalité et de nécessité. Ce qui est explicable, puisque l'induction est le moteur dominant de la science classique et que la déduction, telle que sa logique classique la définissait, l'imposait à son entendement, ne pouvait comporter de causalité. En effet, cette causalité objective de l'induction est l'effet contradictoire d'identité de la causalité subjective de diversité, de particularité et de

contingence. Comme toute causalité objective, elle est, ainsi que nous le voyions plus haut, une causalité-patient, régressive, qui résorbe son efficence — c'est-à-dire sa possibilité de passer du virtuel vers l'actuel —, qui la contracte dans le virtuel, une causalité qui se virtualise dans le statisme progressif du virtuel, c'est-à-dire de l'objet. C'est pourquoi, au fur et à mesure que cette causalité se développait, par le développement même de l'induction, elle perdait de son « efficence » et se présentait davantage comme un réseau de relations statiques — de condition à conditionné —, de lois intelligibles à idéal d'identité universelle et nécessaire, d'où la notion de cause disparaissait, entraînée qu'elle était dans la causalité active pour ainsi dire de l'actualisation subjectivisante du divers, du particulier et du contingent, qui se revêtait d'inconnaissance et d'irréalité, d'apparence. Et, d'autre part, la déduction, telle que la logique classique permettait de la concevoir, comme une tautologie conceptuelle, excluait toute notion de causalité, puisque ce que la déduction dégage n'est pas « causé » par l'impliquant mais y est contenu essentiellement.

Ainsi, il n'est pas étonnant de voir la notion de cause disparaître petit à petit de la scène consciente de la science classique, avec le progrès historique de son pouvoir inductif.

Mais l'induction², en virtualisant la causalité d'identité» par la causalité subjective efficiente de l'actualisation de la négation et de la diversité, l'objectivise et la rend connaissant et intelligible, comme nous le savons. Elle fait ainsi connaître la causalité de l'ordre, ou devenir, inverse de celui dont l'induction est l'expression ou encore l'effet. Cette causalité objective d'identité est la causalité subjective ou opératoire, c'est-à-dire la causalité dynamique, efficiente, en acte, de l'ordre dans lequel l'identité s'actualise. Cet ordre, comme nous l'avons montré dans nos travaux, est celui qu'on a désigné du nom de matière brute. Il n'est donc pas étonnant que ses phénomènes se soumettent à cette causalité. Mais ils ne s'y soumettent que relativement et avec l'approximation, le degré de convergence que permet l'élément contradictoire, **la** contradictoire, qui y demeure toujours constitutivement, aussi petite qu'elle soit.

La causalité subjective d'identité, cependant, moteur, cause de la déduction, virtualise, objectivise et rend cognitive la causalité de diversification du particulier et du contingent. Il n'y a pas encore de science d'une telle causalité, puisque, comme nous l'avons encore montré dans tous nos travaux, la méthode déductive, dans ce sens intégral de sa structure, n'a pu recevoir encore les développements qui en feraient une science. Mais une pensée de cette sorte, préscientifique, intuitive encore, n'a jamais manqué de mouvoir l'esprit humain. Elle a donné naissance aux philosophies et aux métaphysiques de la négation, du chaos, du changement irrationnel, de la diversité anarchique fondamentale, du fait dernier contingent (où l'on retrouve Héraclite, Schopenhauer, Bergson, la métaphysique implicite de l'empirisme anglais, certaines religions de l'Inde, etc.). Ici encore, l'objectivisation et l'intellection par là même de la causalité négative de l'hétérogène, qui est sa virtualisation, la présentent comme dénuée d'efficence, comme n'étant pas une causalité, mais un fond négatif dernier et statique des choses, comme une loi ultime qui « cause » moins qu'elle ne régit, qui est davantage l'expression de ce qui est [94-95], de toute éternité, derrière les apparences rationnelles d'identité, que de ce qui se fait, de ce qui semble être provoqué, déterminé par ces apparences, où la notion de cause se réfugie et s'évanouit avec elles.

A vrai dire, cette causalité déductive objective de la négation ou de l'hétérogène, effet cognitif contradictoire de la causalité déductive subjective d'identité, est la causalité virtuelle qui s'actualise dans l'ordre ou devenir inverse de celui qui « cause » cette déduction, dont

² Cf. nos chapitres sur l'Induction et la Déduction dans: *Essai d'une nouvelle Théorie de la connaissance* (pages 47 et 50) ; *L'Expérience micro, physique et la Pensée humaine* (pages 27 et 36).

celle-ci est l'expression ou l'effet. C'est là la causalité efficiente proprement dite, comme nous l'avons encore montré dans nos travaux, de la matière qu'on appelle vivante ou organisée, des phénomènes dits vitaux, c'est-à-dire la causalité efficiente, actuelle, opératoire de l'induction. Il n'est donc pas étonnant, ici non plus, que ces phénomènes ne répondent pas aux prévisions de la causalité objective d'identité ou physique et qu'ils semblent obéir davantage à quelque loi, à quelque principe de variation intrinsèque, d'irrationalité et de contingence, lorsqu'on les examine d'un peu plus près, loi et principe qui sont l'aspect statique et cognitif, c'est-à-dire virtualisé, objectivisé et *Intellectuonné* (si l'on nous permet ce néologisme de plus) de la causalité négative de non-identité.

Mais nous n'y insisterons pas davantage ici. Ce qu'il était important de savoir, c'est non seulement que la notion de cause est une notion essentiellement et uniquement logique, dès lors que l'on a compris la nature contradictoire et, par là même, dynamique du logique pur, mais que sa connaissance comme son inconnaissance sont elles-mêmes issues de sa nature logique et des possibilités que celle-ci seule, comme telle, contient et justifie.

La finalité logique

Mais ce qu'une telle nature du logique pur comporte aussi, et par là même, c'est la notion de cause finale, la téléologie.

Là où il y a virtualité et actualité peut-il ne pas y avoir cause finale ? Et la cause finale peut-elle exister sans virtualité et sans actualité ? Toute virtualité, en effet, est une cause finale pour le dynamisme qui en est le siège, c'est-à-dire, somme toute, pour tout dynamisme, car il n'est pas de dynamisme, nous le savons, sans virtualité et sans actualité : le dynamisme ne peut être que le passage de l'une à l'autre, et tant qu'il est tel, il est toujours le passage d'un état plus ou moins virtuel à un état plus ou moins actuel. Or, nous avons vu que le logique est le dynamisme par excellence, et le seul dynamisme possible.

Ainsi, si le dynamisme de l'identité ou celui de la diversité est une causalité efficiente en tant que s'actualisant, passant du virtuel vers l'actuel, il est, en même temps, une opération téléologique. Il devient une cause efficiente, en s'actualisant, mais il est « causé », mû, comme tel, par la cause finale qu'est sa virtualité.

Aussi, le dynamisme virtualisé par l'actualisation du dynamisme contradictoire est-il repoussé dans sa cause *fi* finale, est-il ramené à la cause finale, qu'il est, comme tel. Le dynamisme logique, en tant qu'il s'actualise, consume pour ainsi dire sa téléologie, en développant sa causalité, et, en tant qu'il se virtualise, inhibe sa causalité en développant sa téléologie.

Si bien que la finalité logique est causa de la causalité logique, puisque c'est la virtualité, comme cause finale — l'identité ou la non-identité virtuelle —, que le dynamisme logique va actualiser, c'est-à-dire muer en cause efficiente, et la causalité est cause de la finalité, puisque c'est l'actualisation, c'est-à-dire le processus causal de l'un des dynamismes, qui virtualise le processus du dynamisme [96-97] contradictoire, c'est-à-dire le mue **en** cause finale. La non-contradiction, c'est-à-dire l'actualisation de l'un des dynamismes et la virtualisation du dynamisme contradictoire, est ainsi une opération qui engendre simultanément une causalité efficiente et une téléologie contradictoire, respectivement progressives. La contradiction, c'est-à-dire une actualisation inhibée par une actualisation contradictoire, si bien que les deux dynamismes ne sont ni virtuels ni actuels, mais de plus en plus les deux à la fois, en formant ce **quantum** logique dont nous avons parlé, engendre donc un complexe qui est à la fois cause efficiente et cause finale, sans toutefois pouvoir être ni l'une ni l'autre. C'est là le comportement causal complexe des éléments quantiques et c'est de là que vient la difficulté qu'éprouvent les physiciens de l'expérience quantique ou microphysique d'attribuer aux phénomènes une causalité pure rigoureuse ou de l'aire appel à la téléologie, dont les vellétés, les signes sont pourtant évidents : la phénoménalité quantique, parce que progressivement contradictoire, comme telle, n'est ni causale ni téléologique parce

qu'elle est les deux à la fois, en un conflit progressif des deux (comme nous le montrons encore dans notre livre : *L'expérience microphysique et la Pensée humaine*).

Ainsi, la trajectoire orientée, le vecteur logique qu'est toute opération ou valeur logique, puisqu'elle est un dynamisme qui tend vers la non-contradiction — et il est un Ici dynamisme, donc un tel vecteur, précisément parce qu'il n'existe que de par l'existence d'un dynamisme, donc d'un vecteur, contradictoire —, comporte, dans sa nature et sa structure existentielles mêmes, une causalité qui n'est possible que de par une finalité — l'actualisation, en tant que processus causal, n'est possible que s'il y a virtualité, en tant que cause finale — et une finalité qui n'est possible que de par une causalité — car la virtualité, en tant que cause finale, n'est possible que s'il y a actualisation antagoniste, c'est-à-dire processus causal, causalité efficiente.

Nous avons de la sorte deux téléologies, celle de l'identité, universelle et nécessaire, synthétique et spatiale, et celle de l'hétérogénéité particulière et contingente, analytique et temporelle, en tant que causes finales, comme virtualités, c'est-à-dire comme non-contradictions potentielles.

Tout objet, ainsi, puisque l'objet est le virtuel, est une fin, une cause finale, une source d'activité potentielle par rapport à son actualisation, c'est-à-dire à sa subjectivité, à son état de sujet et d'opérateur. Mais, l'objet est un effet contradictoire de la cause antagoniste efficiente qu'est le sujet, qui le fait tel, c'est-à-dire du vecteur logique contradictoire qui s'actualise et constitue, de la sorte, le sujet, l'opérateur.

Mais, comme effet contradictoire, l'objet succède à un autre objet contradictoire, qui sera un état moins virtuel, moins objectif. Cet effet contradictoire ne sera pas connu comme effet contradictoire, puisque le processus de non-contradiction transcende la contradiction et que l'objet apparaît de plus en plus comme vrai et réel, cependant que le sujet, cause contradictoire, disparaît petit à petit, comme nous le savons, de par son actualisation opératoire ou subjectivisation, dans l'inconnaissance sous forme d'irréalité et de vérité de l'irréalité. L'objet donc, comme effet contradictoire, sera **connu** comme effet d'une cause non-contradictoire, qui sera l'effet contradictoire l'ayant précédé. Une identité ou une diversité objective sera ainsi connue non comme l'effet contradictoire d'une diversité ou d'une identité antagoniste, qui s'actualise comme causalité efficiente, mais comme l'effet non-contradictoire d'une cause identique ou hétérogène, ce qu'elle est également. N'étant donc pas connu comme effet contradictoire, c'est-à-dire comme virtualité, l'objet ne se présentera pas comme cause finale et pas non plus, par là même, comme cause efficiente potentielle, mais comme un statisme progressif qui absorbe toute causalité efficiente dans une relation immuable.

Tel est le résultat du processus de la connaissance et de l'inconnaissance [98-99] — qui est, on se le rappelle, l'inconnaissance de la connaissance et l'inconnaissance de l'inconnaissance. Mais, comme nous le savons encore, d'une part, ce processus n'est jamais un processus d'actualisation non-contradictoire rigoureuse, sans quoi il cesserait d'exister, il ne serait plus un processus, un dynamisme, un vecteur, si bien que la connaissance et l'inconnaissance, dont nous venons de parler, ne sont qu'idéales, en tant que telles ; l'objet n'est donc pas un pur objet, ce qui fait qu'il reflète encore de la causalité efficiente et de la finalité, au détriment de sa connaissance rigoureuse en même temps que d'une inconnaissance rigoureuse du sujet. La contradiction donc résiduelle dont il est porteur et qui en fait toujours, à certains égards, une entité plus ou moins quantique, révèle toujours plus ou moins sa nature dynamique, c'est-à-dire le teinte toujours de causalité et de finalité.

Et, d'autre part, et à plus forte raison, une évolution du devenir logique vers la quantification, en engendrant la connaissance de l'inconnaissance et la connaissance de la connaissance, permet au logique de se saisir du processus virtuel passant vers l'actuel, c'est-à-dire du sujet en tant que causalité efficiente, et du processus actuel passant vers le virtuel, c'est-à-dire de l'objet en tant que téléologie, cause finale, précisément parce que dans le

quantum vers lequel ce devenir contradictoire avance, le sujet de l'un des vecteurs logiques tend à devenir un objet et l'objet du vecteur contradictoire tend à devenir un sujet, si bien qu'il y a là en présence un ni-sujet ni-objet ou plutôt un sujet-objet mi-actuel mi-virtuel devant un ni-objet ni-sujet ou plutôt un objet-sujet mi-virtuel mi-actuel.

Comment, d'ailleurs, la pensée logique connaîtrait-elle, a lin même de pouvoir en parler, la plus vague- notion de cause ou de fin, si cette pensée était extérieure à toute causalité comme à toute finalité, ou bien si elle n'était qu'une causalité ou qu'une finalité ? Le premier cas est tout de suite évident. Si la pensée logique est soumise à la logique classique d'identité non-contradictoire rigoureuse, toute causalité comme toute finalité, comportant de l'irrationnel, du non-achevé rationnel, du dynamisme et des degrés, lesquels impliquent la .notion d'obstacle logique, de contradiction, sont insaisissables et inconcevables, puisqu'une telle pensée reste essentiellement extérieure à de semblables processus et ne saurait les connaître.

Que si la pensée, tout en n'étant pas à l'image de la pensée logique classique, était elle-même, comme toutes choses, prise dans un univers soit causal, soit téléologique, et si elle n'était qu'une causalité ou qu'une finalité, à la manière dont la science classique se représente la causalité ou la finalité — éventualité logiquement impossible, car nous avons vu que toute causalité comme toute finalité impliquent respectivement, de par leur notion même, une causalité et une finalité antagonistes inverses — la pensée n'aurait aucun moyen de savoir qu'elle est cette causalité ou cette finalité et, partant, qu'il existe une notion de cause et une notion de cause finale. Comment la causalité, notamment, d'un univers semblable à l'univers de la causalité physique classique, se saisirait-elle elle-même ? Les phénomènes et les événements seraient, par excellence, un ensemble de conditions et de conditionnés, mais ne seraient et ne pourraient être, par hypothèse, que cela : les conditions et les conditionnés n'auraient aucun moyen de se connaître, de se saisir eux-mêmes comme conditions et conditionnés ; et la pensée logique, ou bien serait elle-même, comme toute chose, un tel phénomène et un tel événement causal, en sorte qu'elle participerait de la même impossibilité cognitive du processus causal par rapport à lui-même (qu'est-ce qui ferait, encore un coup, qu'un enchaînement de causes et d'effets se connût lui-même, comme tel ?), ou bien serait extérieure à ce processus dans le sens le plus rigoureux du mot, auquel cas on ne voit pas quel contact elle pourrait avoir avec lui et comment elle pourrait se l'assimiler et [100-101] s'en emparer. Il en va de même de la finalité. Que si — encore par impossible, car dualité logique implique contradiction, dynamisme, et relativité essentielle, excluant toute actualisation comme toute virtualisation limites, absolues — que si, *en* admettant les deux fonctions logiques contradictoires, *on* admet, par là même, les deux causalités et les deux finalités dont nous avons parlé — causalité et finalité affirmatives d'identité et causalité et finalité négatives de diversité —, mais comme passant rigoureusement de la puissance « l'acte (à la manière métaphysique aristotélicienne) et de celui-ci à celle-là, en sorte que le logique soit une double causalité et une double finalité strictes, la connaissance, par ce logique, de cette double causalité *comme* de cette double finalité, c'est-à-dire la connaissance d'elles-mêmes de cette double causalité et de cette double finalité, serait, ici encore, impossible. Une causalité connaîtrait bien, comme nous l'avons vu, la causalité contradictoire, en s'ignorant elle-même — la causalité qui s'actualise, qui est le sujet opérateur, la causalité efficiente même étant une fonction d'inconnaissance, d'irréalité, de vérité de l'irréalité et la causalité antagoniste inverse, qui se virtualise, étant l'objet, la causalité objective efficiente en puissance et par là une fonction de connaissance, de réalité et de vérité de la réalité —, mais nous serions là en présence d'une logique dont le processus causal d'inconnaissance et le processus causal de connaissance seraient tels, sans qu'ils puissent se connaître eux-mêmes, comme tels, savoir qu'ils sont tels. Il y aurait là une causalité efficiente qui s'ignore et une causalité connue, mais sans que cette causalité connue soit connue comme causalité (de même que la causalité qui

s'ignore ignorerait qu'elle s'ignore). Autrement dit, *on* connaîtrait un enchaînement de causes et d'effets — affirmatifs ou négatifs, d'identité ou de non-identité —, sans savoir que c'est une causalité efficiente ; on connaîtrait une causalité pour ainsi dire aveugle par rapport à elle-même ; la pensée lierait, par exemple, dans le cas de la causalité affirmative d'identité, un phénomène à un autre, par une relation de condition à conditionné, connaîtrait même ce lien, sans pourtant le connaître, cette pensée liante, ce lien ne se connaissant pas eux-mêmes comme tels. Il y a là une nuance, peut-être difficile à exprimer et à saisir, mais très importante et très exacte. Les opérations mentales d'un enfant ou celles que l'on attribue aux animaux pourraient servir d'image à cette connaissance causale sans connaissance d'elle-même : l'intelligence de l'enfant ou celle d'un chien connaît certaines relations de cause à effet, sans connaître pourtant ces relations comme des relations de cause à effet. Et un grand nombre d'opérations de l'esprit humain adulte sont logées à la même enseigne : on me jette un objet à la tête ; je la déplace de la trajectoire supposée : je connais là une relation complexe de cause à effet sans pourtant être obligé de la connaître comme telle. C'est qu'une actualisation aisée, *automatique* pour ainsi dire, sans obstacle, c'est-à-dire à obstacle vite franchi, instaure, dans un secteur restreint et pour un court instant, une sorte d'absolu, de passage à la limite qui s'éloigne de la connaissance de la connaissance et de la connaissance de l'inconnaissance, pour se rapprocher de la connaissance et de l'inconnaissance, c'est-à-dire de l'inconnaissance de la connaissance et de l'inconnaissance de l'inconnaissance.

La finalité, dans ce cas, serait à son tour une finalité aveugle. Une finalité s'ignorerait et connaîtrait la finalité contradictoire, en connaissant le ternie logique virtualisé, l'objet, par là même intelligible, comme nous le savons (c'est pourquoi, notons-le en passant, un objet idéal, un intelligible comporte toujours, pour la pensée, à côté de son extériorité objective, quelque chose de téléologique ; d'où le finalisme platonicien, somme toute, tout le platonisme), mais, tout en connaissant cette finalité, elle ne serait pas connue comme telle. Une cause finale, comme virtualité (d'affirmation et d'identité ou de négation et de diversité), déterminerait une série de phénomènes et d'événements ; [102-103] on connaîtrait, on verrait, on observerait une telle détermination et une telle série, sans pourtant que l'on connût qu'un tel processus est téléologique, sans que cette finalité se saisît elle-même comme finalité (et qui pourrait la saisir, sinon elle-même, c'est-à-dire sa nature logique même ?). Les exemples, ici encore, abondent de semblables comportements téléologiques, autant chez l'homme que chez l'animal, où une connaissance de la téléologie est indéniable sans pourtant que la téléologie soit connue comme telle.

C'est que la connaissance n'est pas la connaissance de la connaissance, comme nous l'avons montré.

S'il y a notion de cause et notion de fin, c'est parce que le dualisme contradictoire du logique ne permet que des actualisations et des virtualisations relatives, au sein desquelles subsistent donc constitutivement des résidus contradictoires, des orientations quantiques, si bien que la connaissance ou le processus causal virtuel et objectif n'est jamais virtuel mais rien que virtualisé, en état instable et dynamique de virtualisation et jamais un objet, mais une objectivisation, et que l'inconnaissance ou le processus causal actuel ou subjectif et opératoire, n'est jamais actuel mais en voie d'actualisation et jamais un sujet et un opérateur, jamais une subjectivisation opératoire, en sorte que la connaissance et l'inconnaissance causales ne sont jamais elles-mêmes libres d'être rigoureusement telles, mais sont toujours, par là même, accompagnées de la connaissance de la connaissance et de la connaissance de l'inconnaissance.

La connaissance de la causalité, c'est la connaissance de la connaissance comme causalité, c'est-à-dire de la virtualité contradictoire objective en tant que

causalité efficiente potentielle. Et la connaissance de la finalité, c'est la connaissance de la connaissance comme finalité, c'est-à-dire de la virtualité contradictoire objective en tant que virtualité, que cause finale. Et, certes, pour que l'objet soit connu comme actualisation, faut-il qu'il commence à s'actualiser, bien qu'il ne puisse être connu que comme virtualisation ; aussi serait-il un connu moins objectif et se vêtira-t-il de subjectivité ; sa connaissance sera donc moins sûre, moins absolue, moins rigoureuse, moins réelle et moins vraie, mais la connaissance de la connaissance, en l'espèce, comme causalité efficiente, y gagnera, comme nous l'avons vu.

Et pour que la finalité soit connue comme finalité, il faut que l'objet soit connu comme virtualité, il faut donc que la pensée logique saisisse le processus qui va de l'acte à la puissance. Mais ce processus est celui d'une désobjectivisation. Il faut donc que la pensée logique assiste au passage de la subjectivisation à l'objectivisation, autrement dit, il faut que l'objet soit encore porteur de l'aspect subjectif, qu'il soit un sujet-objet évoluant vers l'objet et non pas un objet pur et simple. Or, la connaissance le rend un objet, et une connaissance absolue en fait un objet absolu, donc un virtuel absolu (et non un progrès vers le virtuel). Il faut donc qu'une contradiction l'inhibe, que l'opposition quantique que nous savons l'empêche d'être cet objet ou ce virtuel absolu et, en même temps et par là même, cette cause finale ou cette finalité absolue qui s'ignore elle-même, précisément parce qu'elle est cette connaissance téléologique rigoureuse. La connaissance de la connaissance s'installe, dès lors, tout au long de cette connaissance téléologique incomplète, relative, moins réelle et moins vraie, plus fautive, de par cette connaissance non absolue même, et c'est ainsi que, parce que toujours plus ou moins fautive, la téléologie est connue comme téléologie, qu'il y a une notion logique de cause finale au détriment de la possibilité d'une réalité et d'une vérité rigoureuses et absolues d'une telle notion ; c'est ainsi que, parce que l'objet est toujours, et parfois plus parfois moins, teinté de subjectivité, parce que l'on est sur le parcours d'une subjectivité-objectivité contradictoire, dont l'objectivité se dégage relativement seulement de la subjectivité, que la cause finale ou la virtualité peut apparaître comme cause finale ou virtualité ; de même que c'est, comme nous l'avons vu tout à l'heure, parce que, en sens inverse et par la même opposition quantique et le même devenir vers la contradiction, l'objectivité, du sein d'une objectivité-subjectivité, s'oriente vers la subjectivité, que la cause efficiente ou l'actualisation, le passage de la puissance à l'acte, peut être connu comme cause efficiente ou actualisation, comme passage de la puissance à l'acte, au détriment d'une notion de cause comme réalité et vérité rigoureuses et d'une connaissance causale exacte et absolue, mais au profit d'une connaissance d'une telle connaissance. c'est-à-dire d'une connaissance, par la logique, de sa fonction causale même.

C'est ce qui explique, comme on le voit, que la science classique, commandée par la logique classique d'affirmation et d'identité non-contradictories essentielles, en même temps que de négation et de diversité accidentelles, ait été gênée par la causalité efficiente aussi bien que par la finalité. La première, en tant que causalité objective d'identité, restait attachée à un sujet de diversité contingente, et sa connaissance même, comme nous le savons maintenant, impliquait un empêchement contradictoire à son développement absolu où toute efficacité disparaît, au développement donc de la causalité comme connaissance, mais non comme connaissance de la causalité. Et la seconde, la finalité, n'étant, pour la logique classique, que la finalité d'identité — car la deuxième valeur logique, celle de la négation et de la diversité particulières et contingentes, n'en est pas une, pour elle,

nous l'avons vu —, inclinait cette identité, de l'objectivité où l'avait placée l'induction, dont cette logique classique est issue, vers la subjectivité où se trouvait, pour elle, précisément la négation et la non-identité particulières et contingentes ; et sa connaissance même impliquait un empêchement contradictoire à sa réalisation comme finalité, comme connaissance en tant que finalité, mais non comme connaissance de la finalité. Autrement dit, la connaissance de la finalité classique empêchait cette dernière d'être la déduction, telle que nous l'entendons, c'est-à-dire le passage d'une identité potentielle *vers* une identité actuelle, en virtualisant et en objectivant, autrement dit, en finalisant la non-identité, en un mot, l'empêchait d'être une finalité d'identité comme connaissance.

Aussi, la finalité, pour la pensée logique classique, est-elle une identité potentielle dont un sujet s'empare pour l'actualiser. Les yeux rivés toujours sur cette seule valeur essentielle d'identité, pour elle, elle la verra transformer tous les éléments de la diversité en *moyens* propres à sa fin, c'est-à-dire dépouiller cette diversité de son autonomie existentielle pour ne lui accorder d'existence que dans la mesure où elle collabore à la synthèse identifiante finale. A vrai dire, c'est là la descente vers l'actuel de la cause finale en tant qu'identité virtuelle, à travers une diversité qui quitte progressivement l'actualité pour laisser la place à l'identité et pour être de plus en plus elle-même, dans l'objectivité extérieure à cette subjectivité, c'est-à-dire de plus en plus la négation, la diversité en- tant que niant tout ce qui veut demeurer, ce pourquoi, du reste, elle est prise, puisque les moyens disparaissent, sont niés en tant que diversité indépendante, de par le fait même qu'ils n'existent qu'en anéantissant leur existence pour et dans l'identité qui s'actualise.

Mais, en s'actualisant, comme nous le savons, elle se subjectivise et, par là, s'engloutit elle-même dans l'inconnaissance sous forme d'irréalité, d'illusion. Et ce que cette inconnaissance opératoire met en évidence, fait connaître de contradictoire, c'est-à-dire la négation et la diversité particulières et contingentes, virtualisées de la sorte, l'entendement classique ne peut et ne veut l'appréhender, puisque sa logique n'accorde de valeur existentielle essentielle qu'à l'affirmation et à l'identité nécessaires et universelles.

Dans ces conditions, il est naturel que la notion de cause finale fasse peur à l'homme de science classique ; et, à juste titre, puisque la finalité est, pour lui, le signe non seulement d'une impasse, mais du pressentiment d'une science inverse de la sienne, dont l'a *Organon* » lui échappe.

[106-107]

Aussi, la finalité a-t-elle été reléguée dans le comportement du sujet, en tant qu'énigmatique « moi », et a-t-elle défini l'Éthique. En effet, pas d'éthique sans fin à atteindre, sans cause finale, sans ordre virtuel à actualiser. Mais, de ce que, comme nous l'avons vu, la connaissance de la finalité empêche la finalité d'être une connaissance, puisque la connaissance de la finalité est une connaissance de la connaissance, laquelle connaît précisément le passage du virtuel à l'actuel ou de l'objet vers le sujet, et le passage de l'actuel vers le virtuel ou du sujet vers l'objet, la pensée portera donc son attention sur cette actualisation et sur cette virtualisation, qu'elle appellera *l'Action*, et de laquelle, par ce complexe processus logique, comme on le voit, la science sera précisément exclue, la science comme acquisition, comme œuvre de cette action. Un objet et un sujet présideront à cette action et la constitueront. L'objet sera bien ce qu'il est : une virtualisation, et le sujet ce qu'il est : une actualisation. L'action consistera donc à actualiser la virtualité ou cause finale, c'est-à-dire à faire de ce qui est dans l'objet ce qui doit être dans le sujet.

Mais, comme nous sommes là dans l'orientation quantique, sur la voie de la contradiction, nous le savons (la connaissance de la connaissance étant impliquée par le devenir de la contradiction progressive), la dualité antagoniste apparaît comme constitutive. L'action sera ainsi bipolaire et bivalente, et connue comme telle (mais non d'une connaissance scientifique, c'est-à-dire poussée, organisée, plus sûre...). Lors donc que la valeur de l'objet, comme virtualité idéelle, sera actualisée, c'est-à-dire deviendra la valeur logique du sujet, comme actualité ou vécu, ce qui occupait la place du sujet, ce qui était actuel auparavant, occupera maintenant la place de l'objet, c'est-à-dire sera rejeté dans le virtuel, sans pouvoir disparaître, au contraire, s'illuminant de la cognitivité idéelle qu'apporte la virtualisation ou objectivisation. Et c'est ainsi que deux valeurs et deux pôles, appelés le bien et le mal, seront toujours constitutivement présents dans toute action et dans toute éthique.

Telle se dessine la logique pure de l'action et de l'éthique. On le voit, c'est la logique même de la science, mais pour ainsi dire ébauchée seulement, à sa naissance. Logique pure de la naissance de la science qui engendre la science en dépassant ce stade et en supprimant, par là même, l'éthique, en tant qu'elle est la logique de cette naissance, du germe de la science.

Mais, ici encore, la logique classique va intervenir : l'affirmation, la nécessité et l'universalité, le synthétique, le durable, le permanent, etc., constituant, pour elle, la valeur substantielle, et la négation, la non-identité et ce qu'elles impliquent (le particulier, le contingent, la destruction, la dissolution, le changement, etc.), constituant la valeur accidentelle, la première recevra le nom de **Bien** et la seconde, celui de **Mal**. Et comme la première valeur, définissant le rationnel, est celle, ainsi que nous l'avons vu, qui, pour et par la logique classique, est la virtualité en tant qu'objectivité idéelle cognitive et donc la vérité et la réalité — c'est pourquoi elle est, pour elle, la valeur substantielle —, elle sera, pour l'Éthique, la cause finale de l'action, en tant que Bien. Et comme la seconde valeur, définissant l'irrationnel, est, par et pour cette même logique classique, l'actualité subjective incognitive et donc la vérité de l'irréalité — c'est pourquoi elle est, pour elle, la valeur accidentelle, illusoire, apparente —, elle sera, pour l'Éthique, le Mal du sujet obscur, que son action doit repousser.

Mais l'Éthique, comme nous venons de le dire, ne peut opérer une transcendance de la contradiction semblable à celle qu'opère la science qui va naître d'elle, c'est-à-dire du stade logique qu'elle représente. La pensée voit ici l'activité de la pensée et ses résultats, ses résultats cognitifs. Quand donc le sujet actualisera la valeur Bien, telle que l'impose la logique classique, il rejettera, par là même, dans le mouvement qui va de l'actuel vers le virtuel et que saisit [108-109] la pensée en état de connaissance de la connaissance, la valeur appelée Mal, sous l'injonction de la même logique classique ; et alors, loin de disparaître, cette valeur, s'acheminant, tant soit peu, vers la virtualité objective, s'éclaire cognitivement, comme nous le savons, dans l'intellection que cette virtualisation objectivisante représente. Et comme, d'autre part, en tant que telle, cette valeur du Mal ne peut atteindre l'objectivité intelligible que lui donnerait un processus de transcendance de la contradiction aussi poussé que celui de la science, ' puisque l'Éthique est précisément le siège d'une phase logique contradictoire plus forte, d'un devenir non-contradictoire arrêté, refoulé, sans quoi ce serait la déduction même (telle que nous l'avons décrite) qui apparaîtrait, cette valeur du Mal, non seulement ne disparaît pas et commence d'être connue par la pensée, mais, par là même, est connue comme cause finale, à son tour, c'est-à-dire comme virtualité, qui appelle dès lors son actualisation.

Ainsi, le Mal sera une force antagoniste potentielle, une tentation qui vient comme du dehors, pour le sujet qui essaye et commence d'actualiser la première valeur, la valeur dite du Bien.

Telle est la logique classique de l'éthique classique, telle est l'éthique, plutôt, qu'en tant que connaissance de la finalité comme action, la logique classique domine et tente, d'absorber, sans y parvenir, puisque précisément l'action de toute éthique est ce que nous avons appelé la connaissance de la finalité et non pas la finalité comme connaissance.

Certes, des éthiques inverses de celles dont nous venons de dresser le schéma, des éthiques du Mal, c'est-à-dire où ce qui est le Mal dans les unes est considéré comme le Bien dans les autres, ont figuré et figureront toujours dans l'histoire de l'éthique humaine. Elles proviennent de la logique inverse, que nous avons exposée dans ces pages, delà logique de la négation et de la diversité, du particulier et du contingent, dont l'esprit humain n'a pas pris connaissance, sinon conscience, bien qu'il en ait, de tout temps, subi l'emprise, comme notamment dans les métaphysiques de l'irrationnel, du changement et de la destruction de toute chose, comme dans les philosophies de l'empirisme pur, du fait particulier *et* contingent à titre d'élément fondamental de l'univers et du caractère illusoire de toute loi permanente, universelle et nécessaire. Ces éthiques — qui se manifestèrent par les morales sensualistes, sataniques, sadiques, nietzschéennes, gidiennes, etc. —, engendrées par le même mécanisme logique que les précédentes, mais par une interversion des mêmes valeurs et des rôles joués par les mêmes dynamismes antagonistes, ces éthiques furent plus rares, minoritaires par rapport aux autres, bien que fortes et contraignantes, comme aussi les philosophies et les métaphysiques que cet appareil logique édifiait, sans qu'elles puissent conduire, précisément par suite de la puissance dominante de l'appareil logique inverse, celui de la logique classique, à l'élaboration d'une science, dont la science classique interdisait l'éclosion.

Entre la science et l'éthique, ainsi, il n'y a pas de solution de continuité, de différence de nature. La science est le prolongement et la réussite de l'éthique ; et, à cet égard, elle est une éthique. L'éthique proprement dite, d'autre part, est une science qui avorte, une ébauche des disciplines qui pourraient et qui ont pu édifier la science. Et, à cet égard, l'éthique est une science, sans jamais pouvoir être une science proprement dite, car alors elle cesserait d'être. L'éthique est -une science embryonnaire, la tentative d'une science, parce que la causalité efficiente et la finalité qui la constituent ne peuvent se développer avec la force de transcendance de la contradiction qui caractérise la causalité efficiente et la finalité d'une science ; ce sont là causalité et finalité que le conflit logique tient plus prisonnières, plus attachées à la contradiction, c'est pourquoi une cognition de la cognition apparaît à la place de la cognition qu'engendre une transcendance plus proche de la non-contradiction et c'est pourquoi, autant la finalité que la causalité, *sont* ici, au sein [110-111] de l'éthique, cognitivement présentes, c'est pourquoi on les sent, on les voit pour ainsi dire, on les connaît plus ou moins intuitivement, au moyen d'une connaissance peu élaborée (elle doit être peu élaborée pour que l'on connaisse ce qu'elle est elle-même), comme aussi et par là même, les deux pôles antagonistes, constituant le Bien et le Mal, indispensables, en tant que valeurs conscientes, à toute éthique. L'éthique est une volonté (c'est-à-dire un dynamisme conscient qui se connaît lui-même parce que contradictoire) de fuite de la contradiction et l'ébauche de cette fuite, la tentative, plus ou moins avortée par nature, d'atteindre à la non-contradiction, cependant que, d'une part, la science est la réalisation plus ou moins réussie de cette fuite et la main-mise déjà, bien qu'encore relative et asymptotique, sur la non-contradiction et, d'autre part, comme nous le verrons plus loin, l'esthétique est, inversement, une volonté de fuite de la non-contradiction et la tentative, avortée par nature, d'atteindre à la contradiction.

Partant pour ainsi dire du même point, l'éthique et la science sont orientées vers la non-contradiction alors que l'esthétique est orientée vers la contradiction. L'éthique et l'esthétique sont comme deux coureurs qui, dos à dos, à partir du même point de départ, s'élancent dans deux directions opposées. Et comme l'élan de l'une, de l'éthique, esquisse la trajectoire du contradictoire vers le non-contradictoire, c'est-à-dire la trajectoire de la

transcendance de la contradiction, et que l'élan de l'autre, de l'esthétique, esquisse la trajectoire du non-contradictoire vers le contradictoire, c'est-à-dire la trajectoire de l'immanence de la contradiction, on peut dire que l'éthique est transcendante et l'esthétique, immanente, que l'éthique est le seuil de la transcendance et l'esthétique, le seuil de l'immanence. Mais, de même que l'éthique est telle parce qu'elle n'est pas une science, parce qu'elle ne peut s'arracher aussi sûrement et aussi puissamment à la contradiction qu'une science de non-contradiction, **ûe** même l'esthétique, nous le verrons, est, telle parce qu'elle ne peut être une science quantique, la science de la contradiction, dont nous avons parlé au cours de ces pages, qui peut s'édifier sur le devenir qui la caractérise et l'entraîne, parce qu'elle ne peut s'arracher que d'une façon précaire, velléitaire (au moyen d'un monde fugitif et fictif, du discours et de l'art, de décors fragiles et vulnérables, d'intuitions) à la non-contradiction. Nous en reparlerons dans les chapitres que nous leur consacrerons après avoir abordé la logique affective, car c'est surtout dans les rapports étranges et paradoxaux de la structure dynamique du logique pur avec l'affectivité que l'éthique et l'esthétique prennent toute leur signification.

Enfin, il est précieux peut-être de signaler que la causalité et la finalité, de par-justement cette essence logique que nous leur connaissons maintenant, ne peuvent être que discontinues, statistiques et probabilitaires.

CARACTERE DISCONTINU, STATISTIQUE ET PROBABILITAIRE DE LA CAUSALITE ET DE LA FINALITE LOGIQUES

Une causalité et une finalité rigoureuses, c'est-à-dire une actualisation et une virtualisation infinies pourraient seules être purement monistiques et par là continues et non-statistiques. Mais elles cesseraient d'être une causalité et une finalité, par là même. Or, justement, de ce que toute causalité èt toute finalité sont constitutivement et existentielle-doubles et contradictoires — c'est pourquoi elles sont une causalité et une finalité —, de ce qu'elles ne sont donc jamais que relatives, c'est-à-dire toujours freinées structurellement par une causalité et une finalité contradictoires, de ce que toute causalité et toute finalité ne peuvent être que des dualités antagonistes, la causalité d'identité, qui est la causalité de la nécessité, sera toujours plus ou moins déchiquetée, pulvérisée, « discontinuée » par la causalité négative ou de diversification, qui est la causalité de la contingence, engendrant ainsi la configuration statistique causale [112-113] d'identité (ou espace de configuration positive) ou encore le déterminisme statistique ou probabilitaire ; et la causalité de diversité et de contingence sera, inversement, arrêtée dans sa pulvérisation principielle infinie, qui serait une sorte de négation continue, par la causalité d'identité, si bien que cette causalité sera, à son tour, formée d'entités dualistiques, de quanta logiques, sera donc discontinue (une analyse infinie seule pouvant réaliser son continu), engendrant ainsi la configuration statistique causale de non-identité (ou ce que l'on pourrait appeler le temps de configuration négative) ou encore l'indéterminisme statistique ou probabilitaire.

Il en va de même de la finalité, qui est toujours, de par son essence logique même, une double finalité antagoniste où prédomine soit la finalité d'identité, soit la finalité de non-identité, donnant de la sorte naissance aux deux finalités discontinues, statistiques- et probabilitaires des deux devenirs contradictoires inverses.

La première causalité statistique dont nous venons de parler est celle de la physique, alors que la seconde est celle du biologique. Et la causalité rigoureuse de la science classique est la causalité métalogue que commande la logique classique et qui n'est qu'un idéal, celui de la transcendance absolue de la contradiction, permettant l'actualisation rigoureuse impossible de la causalité d'identité sur la suppression rigoureuse et définitive de la causalité de diversité contingente, ce qui suggère le déterminisme absolu de la pensée scientifique du xix^e siècle.

Quant à la causalité et à la finalité de contradiction, qui s'orientent en sens inverse de ces deux causalités et de ces deux finalités inverses de non-contradiction, leur discontinu et leur caractère statistique vont évidemment en s'accusant, alors que, dans les deux autres causalités et finalités antagonistes, ils vont en s'affaiblissant asymptotiquement. Si les configurations que ces dernières engendrent sont des configurations transquantiques pour ainsi dire, tout en ne pouvant pas ne pas demeurer toujours plus ou moins quantiques, la configuration statistique et discontinue que la causalité et la finalité quantiques engendrent (ici, les deux causalités et les deux finalités inverses antagonistes, rappelons-le, tendent à s'inhiber de plus en plus réciproquement) ne peut donc être que de plus en plus quantique, bien qu'elle ne puisse pas ne pas demeurer jusqu'à un certain point toujours transquantique, puisque la contradiction absolue est aussi impossible que la non-contradiction absolue. L'*adeterminisme*, structure de la science quantique (à édifier), qu'engendrent la causalité et la finalité quantiques, est donc un probabilitarisme contradictoire.

Et notons encore ce point d'une signification capitale : lorsque l'un des deux dynamismes contradictoires du logique s'actualise, l'autre se virtualise, autrement dit l'un se dévirtualise et l'autre se désactualise, et alors il arrive un moment où cette dévirtualisation et cette désactualisation se rencontrent, s'équivalent, touchent au même point. A ce moment et à ce point, les deux conditionnalités antagonistes se suspendent pour ainsi dire réciproquement : la nécessité n'a pas transcendé la contingence et celle-ci n'a pas transcendé celle-là. Pourtant, il y a pour ainsi dire semi-actualisation et semi-virtualisation. La non-contradiction est ainsi bloquée par la contradiction, et celle-ci par celle-là³. Ce moment et ce point sont ceux où réside la liberté pure, ce sont le moment et le point de l'inconditionnalité. Celle-ci est donc constitutivement inhérente à chaque acte, à chaque opération logique, de par son essence même. Et comme une causalité et une finalité sont un ensemble de semblables actes ou opérations de transcendance ou d'immanence (s'il s'agit de l'*adeterminisme* ou de la science quantique), ensemble ni fini ni infini, mais transfini, comme nous le savons, (actes ou opérations qui sont comme le moteur même du logique, dont le mouvement ne s'arrête jamais, dans son va-et-vient incessant), toute causalité et toute finalité seront donc Semées, pour ainsi dire, de telles inconditionnalités, reposeront toujours sur un ensemble transfini de liber-lés, rencontreront toujours, au cours de leur formation, de leur réalisation, cette zone de liberté⁴, plutôt de fulgurations de liberté, car elles sont rapides comme l'éclair et le logique ne saurait s'y maintenir sans disparaître, bien qu'elles fassent partie de sa structure existentielle même.

On comprend, d'autre part, comment se hiérarchisent ces deux causalités et ces deux finalités antagonistes, statistiques et probabilitaires. Un devenir statistique et probabilitaire, à polarité de non-contradiction, est formé d'un ensemble de configurations causales et finales qui domine l'ensemble antagoniste contradictoire. Ces ensembles sont eux-mêmes formés de tels ensembles, où l'une ou l'autre des deux causalités et des deux finalités domine statistiquement, et engendrent, à leur tour, de nouveaux tels ensembles dissymétriques.

³ L'évolution quantique ou la science contradictoire (du) logique est un progrès vers la contradiction de telle sorte que les deux devenirs inverses et antagonistes aient de plus en plus même virtualisation et même actualisation de leurs deux termes contradictoires. Dans la contradiction absolue idéale et impossible, vers laquelle tend ce progrès, nous nous trouvons en présence de quatre termes, dont deux contradictoires infiniment virtuels et deux autres contradictoires infiniment actuels (actualité et virtualité absolues de l'identité et de la diversité, d'une part, et actualité et virtualité absolues de la diversité et de l'identité, d'autre part), donnant naissance au fini absolu impossible.

⁴ Ce sont ces zones que Dirac a rencontrées dans sa physique-mathématique quantique et qu'il n'a pu signaler autrement que par l'existence d'un certain libre-arbitre inhérent aux particules ultimes de la matière.

Un devenir statistique et probabilitaire à polarité de contradiction, ou devenir quantique proprement dit, est un devenir où, à un ensemble où dominant l'une des causalités et l'une des finalités sur la causalité et la finalité antagonistes, s'oppose, tente de s'opposer, avec une égale énergie, un ensemble où dominant cette dernière causalité et celle derrière finalité. Ce devenir évolue, de la sorte, vers une symétrie des ensembles.

Entre ces trois devenirs, toutes les impulsions logiques, tous les mouvements de transcendance et d'immanence sont possibles à partir de cette zone intrinsèque de liberté du cœur de ces fulgurations de l'inconditionnalité...

Il y aura ainsi, afin précisément qu'il y ait dynamisme et logique, des causalités de transcendance en tous sens, c'est-à-dire dans l'un ou l'autre des deux sens antagonistes⁵, avec plus ou moins de tension, et des causalités d'immanence au moyen de toutes ces directions possibles, avec plus ou moins de tension, de force, de réussite. De telles causalités commencent toujours par être des philosophies et des métaphysiques, avant d'être des sciences. Ce sont des ébauches de science. Mais, par là même, elles sont ou bien plus bivalentes que les sciences de non-contradiction, lesquelles évoluent vers la monovalence, ou bien plus monovalentes que les sciences de contradiction qui évoluent vers la bivalence (comme la physique des quanta). La philosophie et la métaphysique sont donc des constructions causales et téléologiques bivalentes tendant à la construction scientifique monovalente ou des constructions monovalentes tendant à la construction scientifique bivalente, sans beaucoup y réussir, restant vulnérables, fragiles. (Les faits les dépassent et les infirment, c'est-à-dire d'autres philosophies et d'autres métaphysiques.) C'est pourquoi les philosophies et les métaphysiques sont ou bien une connaissance davantage mêlée de connaissance de la connaissance, ou bien une connaissance de la connaissance davantage mêlée de connaissance que la science, qui doit être de plus en plus rigoureusement et solidement ou connaissance pure ou pure connaissance de la connaissance⁶.

Ainsi, la science classique est un de ces devenirs de non-contradiction, le devenir de la causalité (ou actualisation) de la diversification et de la finalité (ou virtualisation) de l'identification, dont les ensembles statistiques probabilitaires contradictoires s'orientent puissamment vers cette dissymétrie, que nous évoquons plus haut, c'est-à-dire qui ont réussi et réussissent davantage que tous les autres devenirs. (Un tel devenir, rappelons-le, fait connaître, éclaire cognitivement le devenir inverse (appelé de la matière brute ou de la Physique), celui d'une causalité (ou actualisation) de l'identification et d'une finalité (ou virtualisation) de la diversification.)

Une science, dans ce sens, est un devenir logique qui réussit. La liberté ou l'inconditionnalité, cette zone dont nous parlions, est, par là, à la fois affaiblie et renforcée. Elle ne cesse d'exister — cette éventualité ne serait logiquement pas possible — bien qu'elle soit de plus en plus puissamment circonscrite par le lien dissymétrique de contradiction des actualisations causales et des virtualisations téléologiques antagonistes, croissant de plus en plus dans la même direction de non-contradiction, ou par ce lien symétrique de contradiction

⁵ Le sens de la causalité de diversité est une multiplicité de sens.

⁶ Aussi, les philosophie- et les métaphysiques portent-elles deux marques distinctives, plus ou moins précises, qui les rangent en deux grandes classes : les philosophies et les métaphysiques à plus ou moins nette empreinte éthique, d'origine et de tendance éthique, et celles à empreinte esthétique, d'origine et de tendance esthétique. Cela se comprend : la philosophie et la métaphysique qui précèdent et déterminent la science de non-contradiction sont précédées et déterminées elles-mêmes par l'éthique, et celles qui précèdent la science de contradiction sont elles-mêmes précédées et déterminées par l'esthétique.

des ensembles causaux et téléologiques, dans une science éventuelle quantique, croissant dans la direction de la contradiction". Mais, au fur et à mesure que, passant par ces inconditionnalités, la conditionnalité précédente est renforcée par les nouveaux actes logiques, si bien que, notamment, la causalité négative des faits hétérogènes est plus particulière et plus contingente, plus riche, c'est-à-dire plus forte de transcendance négative, et, par là même, la finalité affirmative des identités intelligibles est plus universelle et plus nécessaire, plus riche, c'est-à-dire plus forte de transcendance affirmative, on peut dire que la liberté est elle-même plus forte dans la détermination de cette direction, que le devenir est plus libre d'être ce qu'il est, de tendre vers ce à quoi il tend.

Au contraire, des directions aberrantes par rapport à ce devenir, des esquisses de devenir, plus fragiles, plus « fantaisistes » (la théorie même la plus folle, l'entreprise la plus inconsistante, l'idée, la proposition la plus saugrenue ne sont guère des erreurs, des illusions, des inexistentances logiques, comme elles se montrent à la lumière de la logique classique, mais ont une existence et une signification logiques inévitables), sont, à certains égards, plus libres, à certains autres égards, bien moins. En traversant cette zone d'inconditionnalité, une démarche logique peut édifier ainsi une conditionnalité, autrement dit, un édifice existentiel, moins solide, sans lendemain : il ne résistera pas à de nouvelles actualisations, les nouvelles transcendances ou immanences le mineront et le détruiront. Il est, par là, plus près de l'inconditionnalité, puisque la conditionnalité opérée par cette démarche logique est plus faible ; on peut dire alors que cette démarche est, à cet égard, plus libre, plus près de la liberté pure. Mais, d'autre part, si cette démarche n'a pas réussi, une autre s'y substituera, car le dynamisme logique ne possède pas d'arrêt absolu. Elle est donc, à cet égard, moins libre dans ce qui constitue sa propre liberté, la liberté de se réaliser, dans ce qui constitue sa tendance existentielle et la condition de son existence. En d'autres termes, cette démarche, étant plus faible, est plus proche de la zone d'inconditionnalité, mais nous savons que cette zone est celle de l'arrêt du dynamisme logique, qui est pour ainsi dire sa mort. Le logique passe, en quelque sorte, à travers sa mort, précisément pour vivre, mais il faut qu'il y passe le plus rapidement possible. (C'est là un des aspects de sa discontinuité). Pour être plus libre, la démarche logique plus proche de la zone d'inconditionnalité, de par sa faiblesse conditionnelle, est plus proche de sa mort ; elle est alors moins libre d'exister.

La pathologie mentale nous offre de nombreux exemples, bien saillants, de ces processus déficients, à la fois plus libres et moins libres, qui engendrent la ruine morale et finalement physique du malade.

La psychologie infantile, comme aussi celle des animaux à leurs divers stades de complexité évolutive, est également riche de tels exemples. Mais l'esprit humain le plus sain est lui-même, à chaque instant, le siège de nombre de ces causalités fragiles et de ces finalités inconsistantes ou monstrueuses, car, dans le prodigieux ensemble d'opérations logiques en tous sens, qui constituent son devenir, les opérations, les causalités et les finalités aberrantes, de toutes les tensions, de toutes les « vitalités », sont légion ; il est seulement plus fortement soutenu par la causalité et la finalité majoritaires, dominantes ; c'est pourquoi, du reste, son devenir est hypothétique, c'est-à-dire, nous le savons, logique ou encore statistique et probabilitaire⁷.

⁷ Chaque groupe humain a sa logique, comme chaque individu a la sienne; et au sein de chacun de ces groupes et de chacun de ces individus, une multiplicité de « logiques » foisonnent. Précisément parce que toute logique est une configuration statistique, les logiques qui la forment ont et **doivent** avoir un grand nombre de directions et de tensions, doivent être d'un certain nombre de « sortes ». — La logique pathologique est ainsi la logique « monstrueuse », aberrante par rapport à l'orientation statistique qui donnera le **ton** de la configuration d'ensemble. Il y a ainsi toutes sortes de logiques pathologiques par rapport à l'individu, à tel groupe, à tel groupe de groupes, etc.; d'une façon générale, le pathologique est la logique, faisant partie d'un ensemble ou configuration plus ou

moins complexe de logiques, qui a une direction aberrante, divergente, dans un sens ou dans l'autre par rapport à cet ensemble ou configuration, cet ensemble constituant le critère contradictoire du normal (critère relatif, comme on le voit, et qui ne peut être que relatif). — Ainsi, le pathologique a une place indispensable, existentielle et constitutive, à côté du normal, dans toute logique, précisément parce que la logique est, une configuration ou 'un devenir statistique. L'homme le plus normal a, comme on dit, des « grains de folie »; grains de folie qui sont fondamentaux aux côtés des « grains de bon sens » de sa logique, précisément parce que cet homme est un être logique. Dans une société, la maladie mentale (comme, du reste, d'une façon générale, toute maladie, au sein de n'importe quel devenir, toute monstruosité, même au sein du devenir physico-chimique — il y a une maladie, une pathologie de la matière dite brute) est non seulement inévitable, mais constitutive de cette société avec la « santé » mentale, qui n'est que l'orientation contradictoire majoritaire de la configuration logique statistique que cette société représente, l'orientation qui triomphe de l'orientation antagoniste, mise de la sorte en minorité (minorité plus ou moins forte, définissant ainsi le degré plus ou moins fort du pathologique, du tératologique). La pathologie mentale, comme nous l'avons montré dans notre livre : **Essai d'une nouvelle Théorie de la Connaissance**, peut se classer ainsi en deux grandes entités morbides : la pathologie identifiante ou rationnelle, qui est celle d'une logique, d'un devenir d'affirmation et d'identification pathologiques, et déficitaires, minoritaire par rapport à une logique, à un devenir de diversification et d'irrationalité qui l'englobe, dont il fait statistiquement partie et qui le domine — et c'est là l'entité très générale et très vague de la schizophrénie; la pathologie inverse et antagoniste', d'une logique minoritaire de négation et de diversification, de non-lieu, du contingent, « inadéquate », « non adaptée », ce qui veut dire aberrante et déficitaire par rapport à une logique d'identification et de nécessité, qui domine majoritairement dans la configuration statistique que ces deux logiques antagonistes contribuent à constituer — et c'est l'entité également vague et très générale de ce que les psychiatres appellent la cyclothymie. Cf. notre livre ci-dessus cité, chapitre: **La Pathologie mentale**, p. 263). — Mais toutes les nuances et tous les degrés du morbide sont possibles et même indispensables, puisque chaque logique est formée d'un certain nombre (qui n'est jamais fini ni infini, ne l'oublions pas, mais toujours transfini) de logiques, de configurations statistiques et que, dans chacune, un pathologique, un tératologique est constitutivement inscrit, du fait qu'il est précisément la logique ou le devenir minoritaire, exceptionnel, aberrant dont la logique contradictoire triomphe en définissant, par là même, le normal, le sain. Le pathologique est une véritable fonction logique du mécanisme et du dynamisme mêmes du logique pur, au même titre que le normal, qui est la fonction déterminant et orientant l'ensemble statistique. On voit ainsi toute la relativité de la logique pathologique et tout ce que, d'autre part, la pathologie et la thérapeutique mentales (et même générales) ont, sans doute, à gagner en partant de ce -sens que prend le morbide à la lumière de la logique du contradictoire, exposée dans ces pages. Sans y insister davantage ici, puisque nous consacrons plus loin, dans notre Deuxième Partie, un petit chapitre à la Logique morbide, nous attirerons encore l'attention sur un problème voisin, **le problème du nouveau**. C'est là également un problème essentiellement logique et résolu par la structure contradictoire du logique pur. L'exception, le rare font partie et doivent faire partie intégrante de tout ensemble statistique, sans quoi il n'y a pas d'ensemble statistique — et nous savons que le logique ne peut pas ne pas être statistique. Or, le nouveau, c'est précisément le rare, le minoritaire. Certes, pour notre entendement, où domine la logique aristotélicienne et où donc les identités sont nettement majoritaires, le nouveau est presque synonyme du différent, de l'hétérogène : est nouvelle, une chose qui ne ressemble pas à une autre chose. Et, en effet, il y a un nouveau du non-identique. Mais, pour qui se trouve en présence d'une suite d'hétérogénéités, de choses qui diffèrent continuellement, l'apparition d'une ressemblance d'une analogie, d'une identité, tout à coup, constitue une nouveauté. Il y a un nouveau de l'identique comme il y en a un du divers. A rencontre donc de ce que croyait Bergson, c'est là l'œuvre du logique pur. Le logique, ainsi, n'est pas non-tautologique seulement parce que chacune de ses opérations, chacun de ses actes, chacune de ses configurations sont des complémentarités contradictoires où coexistent constitutivement de l'identique et du différent, en un jaillissement jamais fini et jamais infini, toujours par essence logique transfini, mais aussi parce qu'il est une source incessante, transfinie, à son tour, de choses nouvelles dans la mesure où de l'exceptionnel, de l'excentrique, de l'extraordinaire, soit d'identité soit de non-identité, coopèrent à la constitution de ses configurations ou complémentarités contradictoires, dont la structure statistique les implique à titre d'éléments minoritaires. Éléments minoritaires d'autant plus rares, extraordinaires, nouveaux, que les éléments majoritaires sont plus nombreux, plus envahissants et plus puissants. Notons que Kant est peut-être le seul penseur qui ait senti que le problème du nouveau en était un, en même temps qu'un problème purement logique, qu'il a essayé de résoudre par le « jugement synthétique a priori », c'est-à-dire en n'apercevant et en ne tentant d'expliquer que les synthèses nouvelles, autrement dit, le nouveau d'identité : il ne pouvait s'attacher qu'au problème de cette nouveauté et ne pouvait guère le résoudre autrement qu'il ne l'a fait, ligoté qu'il était par la logique aristotélicienne. — Mais il y a une différence entre le nouveau et le morbide, tels que nous venons de les définir. Le nouveau est le minoritaire, l'exceptionnel, l'aberrant qui monte vers le majoritaire, qui porte en lui déjà la victoire sur l'ordre qui cessera bientôt d'être majoritaire, qu'il refoulera, à son tour. Le morbide, au contraire, se

Autrement dit encore, plus le logique est libre, "9 *moins* il est conditionnel, causal et téléologique et moins il est libre d'exister. Et plus il est libre d'exister, plus sa conditionnalité causale et téléologique est forte, moins il est libre. Plus il est libre, plus il est proche de la mort, de ce qui constituerait sa mort ; plus il est vivant, moins il est libre.

Mais il ne peut ni mourir ni vivre rigoureusement (mourir et vivre sont ici, bien entendu, des expressions métaphoriques signifiant la disparition et l'existence du logique lui-même tout entier) : sa liberté absolue, qui serait sa liberté de s'anéantir, est un idéal aussi impossible (et qui fait partie, comme tel, de sa structure même) que sa conditionnalité absolue, qui est sa liberté d'exister, (idéal impossible également inscrit dans sa structure même), car ces deux idéals signifient, pour lui, sa disparition de l'univers (nous ne préjugeons pas de ce qui peut lui advenir d'un monde extérieur, qu'il ne peut connaître et que, par conséquent, nous ne saurions nous-mêmes connaître), qui est quelque chose d'inconcevable, pour lui, quelque chose d'autre que le néant, la négation, lesquels constituent justement un de ses facteurs existentiels, un de ses dynamismes structuraux.

En définitive, le critérium des vicissitudes, des triomphes et des richesses du logique pur, est un critérium existentiel, c'est la tension de son existence. Critérium bien difficile, car, comme nous l'avons vu, l'existentialité d'un devenir logique s'affaiblit en s'approchant de ses pôles impossibles : la non-contradiction et la contradiction rigoureuses. L'absolu est sa menace la plus sérieuse. Son existence est fonction du relatif et de la relation. Et c'est maintenant le relationnisme qui fait figure de critérium de son existence ; relationnisme qui implique le dynamisme et l'antagonisme. (Le) logique, en somme, se mesure à son existentialité, celle-ci à son relationnisme, à la vigueur de son caractère relationnel, et cette vigueur, enfin, à sa contradiction créatrice.

complait, pour ainsi dire, dans le minoritaire, s'y enfonce; sa trajectoire est orientée vers un aberrant, un excentrique progressif, en principe, illimité. De là le fait que lorsque du nouveau apparaît, on ne tarde pas à découvrir qu'il n'est, somme toute, pas si nouveau que cela, que ce qu'il apporte se faisait déjà « sentir », était « dans l'air », que ses symptômes eussent pu être saisis, que ses racines profondes n'étaient qu'invisibles pour des regards fixés sur les chemins battus, sur l'univers habituel, commun, établi... De là aussi la confusion si fréquente et si naturelle donc entre le nouveau et le morbide, le fait que le nouveau apparaît si souvent comme du morbide et le morbide comme du nouveau.

CHAPITRE II 2^{ème} partie

LA LOGIQUE DE L'ACTION OU L'EXPERIENCE ETHIQUE

Stéphane LUPASCO

Dans ce chapitre, comme dans ceux qui vont suivre, il ne saurait s'agir que d'indications, de thèmes de méditation, de recherches et même de controverses, livrés à l'esprit du lecteur, avant que nous ne lui soumettions, dans l'avenir, nos études plus fouillées et spécialement consacrées à l'éthique, à l'esthétique, à la mystique et à la pathologie mentale sous l'éclairage du nouvel entendement que ces pages esquissent. Nous avons déjà signalé, on s'en souvient, la situation de l'éthique, de ce qu'on désigne sous ce nom, dans le développement d'un devenir logique. L'éthique se place au sortir pour ainsi dire du conflit, de la contradiction des deux devenirs antagonistes, et prélude à la philosophie et à la science, lesquelles pensent être considérées de la sorte comme des éthiques plus ou moins réussies, de même que ce qui se précise sous le nom d'expérience éthique peut être considéré comme un ensemble de conduites et de comportements scientifiques embryonnaires, comme une philosophie et une science plus ou moins mal réussies, dont la réussite est précaire et vulnérable et avorte toujours. Ce qui projette l'esprit humain dans l'éthique, c'est la contradiction, plutôt un devenir bloqué par le devenir inverse, et la fuite de ce conflit ; c'est la transcendance de la contradiction, sous ses innombrables formes, qui est la cause finale de l'éthique. La pensée morale a, comme point initial de son élan, la contradiction, dont elle veut s'arracher, et comme espérance, la non-contradiction. Mais son expérience reste éthique dans la mesure où elle ne peut atteindre à cette fin, où son espérance ne se réalise que difficilement et mal : une actualisation, virtualisant l'antagoniste, n'opère que plus ou moins brièvement, et se virtualise, à son tour, de par une actualisation contradictoire, plus ou moins précaire, à son tour. Aussi, l'éthique est-elle le siège des échecs, des « chutes » continues, du péché, et est-elle inconcevable sans eux.

Mais, rappelons-le-encore, au risque de nous répéter, étant donné cette situation de l'éthique sur la trajectoire d'un devenir de non-contradiction, elle est dans le champ de la cognition de la cognition, qui lui fournit la connaissance de la connaissance et la connaissance de l'inconnaissance, en même temps et par là même, que l'aperception des deux valeurs contradictoires et antagonistes du logique pur, sous l'aspect de deux principes se disputant, l'action vers laquelle elle s'élance. C'est pourquoi l'éthique est manifestement, et au regard même du complexe logique dont elle est le siège, bivalente. Cependant, cette situation même, qu'elle tente de fuir, fait que ce vers quoi elle, tend n'est pas une connaissance mais une action (la connaissance proprement dite étant une non-contradiction

philosophique et, plus loin, scientifique plus ou moins bien réussie, c'est pourquoi, elle prend, d'ailleurs, l'aspect de la philosophie et, plus loin, de la science, autrement dit, la connaissance proprement dite étant une action si réussie qu'elle ne se présente plus comme une action, mais comme une connaissance). Et, d'autre part, cette même situation logique de l'éthique, tendue vers cette action, fait, que les deux principes antagonistes sont déjà colorés par cette action et revêtent, dès lors, les valeurs qui, portent déjà l'empreinte du choix, de la disjonction logique opérée par la transcendance de la contradiction que l'action va entreprendre. Aussi, les deux principes antagonistes vont-ils recevoir les qualificatifs du bien et du mal, celui-là étant le nom du principe que l'action à actualiser, celui-ci le nom du principe qui va être, de ce fait, refoulé et virtualisé. A vrai dire, ce principe n'est considéré comme le mal qu'en tant qu'il s'oppose à l'autre, non pas en lui-même. Si bien que c'est la contradiction, le conflit, la guerre qu'il entraîne, qui le fait voir comme tel. Autrement dit, c'est la contradiction qui est le mal et la non-contradiction, le bien. Or, à un-examen même des plus rapides, on peut se rendre compte que ces deux principes, constitutifs de toute morale, relèvent des deux valeurs du logique pur : l'identité et la non-identité, etc. ... il y a ainsi une éthique du bien en tant qu'action devant actualiser l'identité, la nécessité, l'universalité, le permanent, le durable, etc., en refoulant, virtualisant (virtualisant seulement, car il n'y a pas de morale monovalente, sans dynamisme et sans effort, donc sans possibilité de chute et de péché, sans responsabilité et sans liberté, sans la liberté qu'implique le choix entre deux principes antagonistes) la non-identité, le contingent, le particulier (l'anarchie égoïste de l'individuel), le changement (comme frivolité cynique ou marque de la mort), etc., en tant que mal. Mais il peut y avoir et il y a une éthique inverse, où la valeur de négation et de diversité se pare de l'auréole du bien, puisque c'est tout ce qu'elle implique qui est offert et imposé à l'actualisation du sujet, et c'est l'identité et le non-changement qui, synonymes de mort, de paresse, de monotonie, d'indigence spirituelle et vitale, etc., doivent être rejetés dans une virtualité toujours menaçante.

Dans l'histoire de l'humanité, il n'est pas difficile de remarquer que c'est la première de ces deux éthiques qui a fortement prévalu. L'action morale a de préférence été conçue comme une actualisation, par le sujet, de la raison, c'est-à-dire de tout ce qui relève et tourne autour de la valeur d'identité, de nécessité, de permanence, etc. En d'autres termes, c'est l'actualisation de la logique classique qui a été le thème majoritaire de la pensée et des conduites éthiques. C'est que précisément, et aussi paradoxal que cela paraisse, l'éthique inverse, qui considère comme le bien la valeur logique de négation et de non-identité et comme le mal, la valeur logique d'identité, n'est qu'à de rares instants de l'histoire (aussi bien des peuples que des hommes) une éthique, le devenir vital où elle se situe l'ayant pour ainsi dire poussée, actualisée jusqu'au stade

scientifique, qui fait disparaître aux regards de la connaissance la bivalence dramatique du logique, selon ce mécanisme de la cognition que nous avons décrit. Ce n'est qu'en tant que faisant partie de ce devenir, mais Inhibé par le devenir où s'actualise l'identité, le devenir dit de la matière physico-chimique, que, reculant jusqu'au stade de l'éthique, la pensée et l'expérience logiques conçoivent une éthique de cette sorte. Elle correspond à des périodes de relâchement vital, de monotonie, de tranquillité historique (individuelle ou sociale), qui refoule dans le virtuel le changement diversificateur et la liberté de la contingence négatrice, si bien qu'ils deviennent les causes finales d'une moralité vitalisante, réintégrant l'être humain dans le devenir qui le caractérise majoritairement, celui de la matière vivante, en tant qu'actualisation de l'hétérogène et virtualisation de l'identification physique. Mais c'est là, comme on le comprend, au sein du devenir vital dont l'homme relève, des éthiques minoritaires, bien qu'inévitables, c'est pourquoi il y a et il y aura toujours des éthiques de l'irrationnel. Au contraire, les éthiques rationnelles, les morales de la raison prédominent justement parce que le devenir qu'elles signifient ne réussit pas au même degré que le devenir vital et donc est plus souvent et plus facilement rejeté au stade qui caractérise l'éthique : au sortir, comme nous le disions, du conflit, de la contradiction. L'éthique, la structure logique de l'éthique est toujours l'inverse de la structure logique de ce qui constitue l'actualisation majoritaire et si poussée qu'elle dépasse le stade qui définit l'éthique.

Aussi, à son insu et à l'encontre de sa volonté, de sa cause finale, qui est la fuite de la contradiction et l'aspiration à la non-contradiction, l'éthique, par le jeu de ses mécanismes logiques, freine-t-elle le devenir dans son développement vers ce pôle de non-contradiction ; elle existentialise, vivifie, de la sorte, le logique, dans la mesure où elle retarde sa course ou bloque son élan vers l'un ou l'autre de ces deux pôles idéals ou de ses deux vérités, c'est-à-dire vers la monovalence qui est, comme on l'a vu, son danger de mort. Mais elle freine, par là même, toute science de non-contradiction, bien que celle-ci soit issue d'elle, qu'elle commence toujours par elle (c'est l'appareil éthique du catholicisme qui a freiné notre science classique durant tant de siècles, bien qu'elle en dérive).

Dès lors, si tel est, brièvement résumé, le schème dynamique de l'expérience éthique, on voit tout de suite l'importance qu'y revêt la donnée affective.

En transcendant la contradiction, comme on s'en souvient, toute configuration logique fuit un état qui permet l'intrusion mystérieuse de la souffrance, un ensemble de conditions et de concomitants qui offre une sorte d'ouverture à la présence, en elle, de cette

donnée singulière, ontique et absolue, à cette substance massive qu'est l'affectivité douloureuse. Toute éthique donc, chacune des deux éthiques possibles de l'histoire des hommes, la rationnelle comme l'irrationnelle, est ainsi une fuite de la douleur, du malheur. Or, cette activité de transcendance s'accompagne, nous l'avons vu, d'affectivité agréable, joyeuse. Aussi, l'éthique, processus de transcendance embryonnaire et précaire, ne permettant donc pas aux mécanismes logiques, à ses opérations, ce fonctionnement plus ou moins parfait, automatique, d'où l'affectivité se retire étrangement, l'éthique, toujours constitutivement sujette au « péché », c'est-à-dire à la chute et au conflit, sera-t-elle une activité toujours issue d'une souffrance et donneuse de joie, n'aura-t-elle pas la possibilité, comme ce qui se prolonge par elle et d'elle, c'est-à-dire la science, d'éliminer à la fois la douleur et la joie de son « histoire », de fermer son expérience à l'affectivité. C'est pourquoi, l'éthique semblera avoir pour cause efficiente la douleur elle-même, alors qu'elle dérive du faux ou du contradictoire comme condition de présence de cette affectivité pénible, et, pour cause finale, la joie ou le bonheur, alors que sa finalité est la vérité ou la non-contradiction; rationnelle ou irrationnelle, d'identité ou de non-identité, au moyen de laquelle l'affectivité s'élimine; en tant qu'agréable, de l'opération logique même qui constitue l'éthique.

Et telle est bien la conception la plus courante de la morale : elle doit nous éviter le malheur et nous procurer le bonheur, nous indiquer les conduites qui nous y mènent.

Pourtant, en dehors de l'hédonisme et de l'eudémonisme, les doctrines morales n'ont pas accepté le plaisir et le bonheur comme fin de l'éthique. C'est qu'en creusant la structure de toute éthique, de toute expérience éthique plutôt, les penseurs n'ont pas pu s'empêcher d'en saisir la nature et d'y voir[^] confusément ou non, le caractère logique. Le but que poursuit l'éthique, est, en effet, le même que celui que poursuit tout processus logique rationnel ou irrationnel, c'est-à-dire, comme nous l'avons dit, la non-contradiction par l'une, ou l'autre voie des deux dynamismes antagonistes du logique pur ; c'est le but meure de la connaissance et de la science. Et toutes les morales de la raison, que couronne, certes, celle de Kant, par sa pureté — si significative ! —, voient juste. Mais elles ont tort, aussi bien. Car ce qui peut être considéré comme" éthique ne permet pas, ainsi que nous le disions plus haut, cette pureté non sentimentale, non affective de la raison ; c'est là, le stade du devenir d'actualisation de cette raison qui est celui de la connaissance et de la science, mieux protégées contre la douleur et, par là même, plus pauvres de joies, mais non pas celui où se situe l'éthique proprement dite, l'action.

Les morales hédonistiques et eudémonistiques ont, toutefois, raison, à leur tour : dans la sphère dynamique logique où se cantonne ce qu'on est en droit d'appeler l'éthique, le plaisir et le bonheur ne sont jamais absents, et pas moins la douleur et le malheur.

La défaveur, cependant, dans laquelle furent tenues ces morales s'explique justement par le caractère constitutif logique et non pas affectif de l'éthique. Toute action, tout processus éthique, certes, est imbibé pour ainsi dire d'affectivité pénible et agréable, mais cette action, ce processus n'est, pas « fait » de cette affectivité, de cette substance, sans quoi elle ne cesserait jamais d'y être incluse. Or, et c'est de là que vient l'amertume, la déception de toute expérience hédonistique, de toute « vie de plaisirs », l'affectivité qui accompagne, qui baigne l'action éthique ne s'y attarde pas et s'épuise vite. C'est que l'action, en montant tel ou tel mécanisme et au fur et à mesure qu'elle le monte mieux — elle ne peut pas ne pas en monter, puisque précisément elle est essentiellement une opération logique, la genèse d'une configuration (positive ou négative) —, se vide du plaisir qui avait accompagné cette édification. Un mécanisme bien monté — tout psychologue connaît cela, c'est là un fait indéniable bien qu'inexplicable, en dernier ressort — est à l'abri aussi bien de la douleur que de la joie. Il faut donc, dans une existence qui recherche la volupté, édifier sans cesse de nouveaux mécanismes et les détruire sans cesse lorsqu'ils s'approchent d'une certaine perfection, trouver de nouveaux conflits, de nouvelles contradictions à dépasser, à fuir. D'où ce qu'on appelle le vice, qui, à faible dose, est un principe de dynamisme fortifiant et, à forte dose, de destruction, pour l'être humain, de sa constitution, laquelle est un devenir qui doit réussir ses transcendances non-contradictoires, sous peine — et c'est ce qui arrive, en fin de compte — d'aboutir à la mort, c'est-à-dire à ce renversement des mécanismes logiques, à cet instant où le devenir inverse de transcendance de la contradiction, celui de la matière dite inanimée ou brute, celui du cadavre, s'empare de la conjonction contradictoire pour effectuer, à son tour, la disjonction non-contradictoire relative qui le caractérise, par les actualisations et les virtualisation inverses de celles du devenir dit vital :

C'est là ce qu'on peut appeler la logique de la mort, son schème logique. Mais cette logique n'est une logique de mort que pour les êtres vivants; la logique de la vie, notre logique vitale, du devenir qui caractérise les phénomènes biologiques (et dont nous avons bien des fois décrit l'allure) est évidemment une logique de mort, à son tour, pour la matière dite inanimée, pour la logique du devenir qui caractérise les phénomènes physiques.

Ainsi, autant les morales rationnelles et irrationnelles que les morales à fin explicite affective confirment l'extériorité de nature, l'épuration radicale de l'affectivité à l'égard de tout ce qui porte les marques de l'existence, c'est-à-dire du logique, et révèlent la nature logique de l'éthique. Ce que l'éthique se propose donc, c'est de s'évader de la contradiction, d'une contradiction qui commence et qui est comme pleine de douleur — car, achevée, elle

est aussi vide d'affectivité que la non-contradiction achevée — ; elle s'évade donc de ce qui seul, dans notre expérience humaine, se donne comme absolu, singulier, substantiel et ontique ; elle fuit donc l'être ; sa fin est l'évasion de ce qui permet et donne l'être ; elle est un élan vers le non-être, tel que nous l'avons défini : tout simplement, ce qui n'est pas l'être.

Mais, durant cette fuite, de l'être lui est donné, de l'affectivité la pénètre, sous forme de volupté et de plaisir, de l'affectivité qui se retire, de l'affectivité qu'elle élimine par les dynamismes de sa propre structure logique.

L'éthique, ainsi, est en étroite corrélation avec l'affectivité ; l'être et le non-être sont là étrangement inséparables.

Peut-on, dès lors, s'empêcher d'y voir un lien de cause à effet ? Peut-on s'interdire, devant ce fait du mélange, au sein de l'éthique, de toute action, de ces deux natures, de vouloir les réduire l'une à l'autre ? N'est-on pas tenté de considérer la douleur et la joie comme des facteurs déterminants de l'action éthique, de l'action tout court ? Cet ensemble complexe que nous représentons en tant qu'hommes, ne cherche-t-il pas le plaisir, la joie, le bonheur, ne fuit-il pas la douleur et le malheur ? L'affectivité n'agit-elle donc pas ainsi sur tout ce qui constitue le devenir logique, c'est-à-dire existentiel ?

Et cependant, si nous raisonnons de la sorte, nous faisons de l'affectivité une cause et un agent du dynamisme logique, une cause finale et une cause efficiente, ce qui implique une réduction de l'affectivité à la nature du logique. L'affectivité disparaît, dès lors, comme nous l'avons vu, en tant qu'affectivité. Or, elle est irréductible au logique ; et si elle disparaît, c'est comme une nature rigoureusement étrangère au logique, qui se retire de ses formes, que le logique élimine, mais n'absorbe point en sa nature propre, à titre d'accident ou d'épiphénomène.

Que si l'on veut, inversement, mettre tout l'accent sur l'affectivité, sur le caractère substantiel et ontique, que seule elle possède, et faire du logique un non-être dans le sens habituel du terme : une chose qui n'existe pas, comment tirer, dès lors, cette inexistence, qui remplit pourtant toute notre expérience et définit seule ce que nous appelons justement l'existence, de l'affectivité, dont la nature n'implique rien de tel, comment inclure, dans cette dernière, de tels attributs, de tels modes, de tels accidents non-ontologiques, qui n'ont rien de commun avec elle ? Notre pensée, purement logique, nous ne pouvons l'appliquer à l'affectivité, qui n'a rien de logique, sans l'effacer tout simplement et gratuitement de notre discours. Et c'est ce que nous ne pouvons faire au sein de l'éthique, mais ce que nous pouvons faire, s'il s'agit de connaissance et de science, parce que, précisément, notre activité logique se

libère ici de l'affectivité. Aussi — et c'est ce qui arrive —, tout naturellement, l'affectivité est-elle considérée maintenant, de ce point de vue, comme un accident, une parure étrange, qui est venue on ne sait d'où — car l'existence de terminaisons nerveuses douloureuses et de centres affectifs n'explique rien, quant à l'origine et à la nature spécifique de l'état affectif, si elle rend compte de ses conditions précises et de ses voies de conduction — et s'en est allée on ne sait où, sans aucun lien de nature avec ce qu'elle a accompagné, ce en quoi elle a fait son incompréhensible et inutile irruption.

Car, la considérer, à la rigueur, comme un signe de la contradiction, en tant que douleur, et un signe de la non-contradiction, en tant que plaisir et joie, c'est encore impossible. Comment un état de douleur, en tant que purement tel, en lui-même, peut-il signifier un état de contradiction, alors qu'il n'a rien de contradictoire en lui-même, comment un état de plaisir peut-il signifier la non-contradiction, alors qu'à son tour, il n'a rien en lui-même de non-contradictoire? En examinant un complexe quelconque contradictoire ou non-contradictoire, contenant de l'affectivité pénible ou agréable, on s'aperçoit vite que c'est bien toujours le concomitant logique qui est contradictoire ou non-contradictoire, mais jamais l'état affectif, en tant que purement tel.

Et si l'on ne voit pas comment une nature affective, radicalement étrangère à la nature du logique, peut être le signe d'une « chose signifiée » logique, l'on voit encore moins pourquoi elle le serait. La contradiction et la non-contradiction se signifient très bien elles-mêmes, et purement logiquement, puisqu'elles se connaissent et qu'elles ne connaissent qu'elles-mêmes, puisque le logique qu'elles fondent est une cognition et une cognition de la cognition.

Mais si l'affectivité ne peut être conçue comme le signe d'un signifié logique, l'expérience éthique ne la montre-telle pas comme une sorte d'appel à son absolu, à son être, à sa substantialité singulière ?

Nous venons de voir, cependant, que l'éthique, dans sa structure logique, rationnelle ou irrationnelle, ne visait point à l'affectivité, c'est-à-dire à son anéantissement propre devant et pour son être pur, bien qu'elle en fût pour ainsi dire incessamment baignée, durant toute l'histoire de son existence. L'homme moral, en vérité, fuit les passions, les maîtrises ; et l'obligation et le devoir, essences de l'éthique, comme le montre Kant, doivent être vides de toute sentimentalité. Et, de

fait, plus un homme est éthique, plus il est « froid », moins il est affectif, apparemment, du moins.

Quant aux morales hédonistiques, elles furent considérées plutôt comme la source de l'immoralité ou de l'amoralité. Elles sont elles-mêmes décevantes, comme nous le disions plus haut, précisément parce que la recherche du plaisir est ce qui appauvrit l'affectivité ; le plaisir s'y révèle comme une sorte d'affectivité négative, de plus en plus indigente, au fur et mesure que l'on y plonge davantage ; c'est la voie même qui mène à la stérilité affective, loin de mener à son être. Si l'éthique était le lieu de l'appel de l'être, en tant qu'affectivité pure, c'est la douleur qu'elle viserait. Or, c'est précisément l'inverse qui se passe : elle est bien plutôt l'appel du non-être, parce qu'elle est dans la douleur de l'être et à partir de lui, comme l'ont nettement compris toutes les éthiques qui engendrent, qui constituent même les religions, plus exactement dit, les métaphysiques hindoues.

Mais peut-on dire : « parce qu'elle est dans la douleur de l'être ? » Cela ne voudrait-il pas signifier que l'être est ainsi une sorte de cause négative, d'agent contradictoire du logique en tant que non-être ? Une telle interprétation, un tel langage sont impossibles : un être si radicalement étranger à ce que nous avons vu constituer le non-être ne peut être ni sa cause négative ni son agent contradictoire, sans que l'affectivité se ramène à la nature même du logique, et nous avons vu tout ce qui sépare irréductiblement ces deux natures.

Le mystère des relations de l'affectivité et du logique s'épaissit donc davantage encore, en creusant le monde complexe de l'éthique. On ne peut même pas utiliser le mot mystère pour exprimer l'état de la pensée devant ces faits. Ce mot signifie, en effet, l'inconnaissance, plus précisément la connaissance de l'inconnaissance eu égard à la connaissance de la connaissance, lesquelles constituent, toutes deux, la cognition de la cognition, ainsi que nous l'avons vu, structure du logique, en tant qu'évoluant vers la contradiction.

Le rapport de l'affectivité et de la logique ne peut être un rapport inconnu, car il serait alors un phénomène logique.

Mais si l'éthique, de par son propre et autonome développement, bien qu'humectée de douleur, à son point de départ, et de joie, à son point d'arrivée, suit une trajectoire indifférente à l'affectivité, de laquelle cette dernière est rejetée, soit par les morales de raison, soit par celles de l'irrationnel, soit enfin par celles du plaisir, il existe, dans l'expérience humaine, un secteur qui semble manifestement sous

l'appel de l'être affectif, qui semble le rechercher et le demander, avant tout el par-dessus tout, si bien que le logique s'y présente comme quelque contenant, comme un non-être en tant que forme pure^ assoiffé, ici, de quelque contenu, de quelque être en tant que substance pure ou affectivité, malgré l'hiatus, le gouffre qui sépare leurs deux natures, et c'est l'esthétique. Le problème qu'elle soulève aggrave encore celui de la logique affective.

LA LOGIQUE DE L'ART
CHAPITRE III

La logique de l'Art ou l'expérience esthétique

Stéphane Lupasco

L'éthique, comme nous venons de l'indiquer, est une recherche de la non-contradiction — l'action doit choisir entre le oui et le non —, mais elle n'est que l'embryon de toute disjonction, de cette disjonction relative qui, consolidée, autrement dit, arrivée à un certain degré de puissance et de résistance, dans un équilibre dissymétrique, donne naissance à la science, se prolonge plutôt par la science, elle-même susceptible de nombreux degrés engendrant une classification des sciences.

Le logique, en tant qu'éthique, a donc une certaine prise sur l'affectivité, à moins que ce ne soit l'affectivité qui ait prise, de la sorte, sur le logique. Toujours est-il que prise il y a, inconcevable et inexplicable (du moins pour le moment et par rapport à nos efforts), puisque de l'affectivité douloureuse est éliminée et évitée par l'action ou démarche éthique et que de l'affectivité joyeuse et agréable accompagne son développement, et, enfin, puisqu'une purification affective, un état logique de vide affectif relatif est atteint par sa réussite relative. Cependant, l'éthique peut se concevoir sans affectivité et c'est ainsi que, la plupart du temps, les plus profonds scrutateurs des choses humaines l'ont conçue.

Mais l'esthétique peut-elle s'imaginer sans affectivité ? S'il y a un monde où elle paraît indispensable et où tout semble combiné, préparé, recherché en vue de sa présence, ou sa présence décide de tout, en dernier ressort, c'est bien le monde qu'on appelle de l'Art. [162]

Au lieu de fuir la passion, l'émotion, le sentiment, comme en éthique et en tout ce qui la prolonge, l'art semble précisément l'art de les convier, de les rendre présents, coûte que coûte, au moyen d'une invention toujours plus neuve, plus riche, plus difficile, plus rare, grâce à ce talent, à cette sorte d'inspiration énigmatique qui les amène pour ainsi dire au centre, au cœur de notre complexe configuration logique ou existentielle, qui les arrache à leur univers insondable et comme extérieur à toute chose, pour les y introduire ; et la réussite d'une telle œuvre, dite d'art, est à ce prix.

Ainsi, la logique de l'esthétique doit évoluer, être axée inversement de la logique de l'éthique ; inversement d'un processus rationnel ou irrationnel, autrement dit, inversement d'un processus de non-contradiction. La logique de l'esthétique doit donc procéder du non-contradictoire au contradictoire ; elle vise à la contradiction.

Nous ne pouvons que l'indiquer ici, sans nous lancer dans des développements qui demanderaient tout un livre, que nous nous réservons, d'ailleurs, de publier dans l'avenir. Pour se livrer à l'expérience esthétique, en créateur ou en spectateur, il faut s'arracher à l'action, il faut contempler. Mais s'arracher à l'action, contempler, nous savons ce que cela veut dire : c'est arrêter le développement de l'un ou de l'autre des deux dynamismes antagonistes, plutôt des deux devenir du logique, développement qui constitue précisément cette action. Et comment l'arrêter, sinon par le devenir contradictoire, qu'il faut donc développer, à son tour. L'on engendre ainsi ce processus que nous avons appelé quantique, le processus qui mène à la contradiction. Mais s'arracher, à l'action et engendrer donc un processus de contradiction c'est, on le sait, inaugurer le processus de la cognition de la cognition. Selon le degré de développement des devenir qui vont donner naissance à tel ou tel art, au cours de l'histoire, cette cognition de la cognition sera une configuration statistique contenant un plus ou moins grand nombre [163] de consciences de la conscience ou de connaissances de la connaissance (entre la conscience et la connaissance, prises comme jalons relatifs du développement du connaître, tous, les degrés transfinis, comme on le comprend, sont possibles).

Et, en effet, tout événement esthétique n'est-il pas une conscience de la conscience ou une connaissance de la connaissance ? Dessiner un renne, c'est prendre conscience non pas d'un renne, mais de la conscience d'un renne. Un peintre, un romancier, un poète, un musicien prennent conscience du spectacle, des caractères, des mouvements psychologiques, des destinées, des nuances lyriques, des rythmes dont nous avons conscience, qui constituent notre conscience. Mais nous n'en avons que la conscience (ce que Leibniz appelait, au fond, les petites perceptions) et non la conscience de la conscience. Tel peintre m'éclaire tel paysage ; je le vois aussi bien que lui, mais je ne suis pas conscient, dis-je, de ce que je vois. A vrai dire, ce que je vois, et cela d'autant plus que je suis davantage dans l'action, est ma conscience, tapisse ma conscience. Mais le peintre, lui, prend conscience de cette conscience sans conscience ; c'est pourquoi, il s'arrache à l'action et porte son attention sur tel rouge, tel vert, telle" ligne, telle forme ; il en devient conscient ; mais tel rouge, tel vert, etc., sont déjà de la conscience, seulement une conscience sans conscience d'elle-même ; il devient donc, de la sorte, conscient de la conscience. Ainsi, contempler, c'est pénétrer dans la sphère, dans le devenir du connaître du connaître, dont la conscience de la conscience est la phase pour ainsi dire initiale. Mais cette contemplation, c'est-à-dire cette connaissance de la connaissance, est logiquement impossible, comme on l'a vu, autrement que de par la contradiction* que de par le processus qui mène à la contradiction, h l'inverse des deux processus rationnel et irrationnel qui mènent*à la non-contradiction et, par suite, seulement à la conscience et à la subconscience. Et c'est ce qu'illustre tout spécialement le phénomène esthétique. [164] Dans les choses de l'espace, de la matière dite brûlée, dans les représentations statiques, l'artiste mettra du temps, de la vie, du mouvement (la sculpture, la peinture) ; dans les choses du temps, de la matière dite vivante, des sensations successives, de la diversité incessante, il mettra de l'espace, du « même », sous forme notamment de rythme (la danse, la musique). Au devenir engendrant la conscience identifiante, il opposera un devenir engendrant la conscience diversifiante, et inversement. Il devra donc s'arracher à l'un ou à l'autre de ces deux devenirs qui l'entraîne et engendrer un devenir des deux, qui n'est autre que ce devenir que nous avons appelé quantique. Il créera donc ces sortes de quanta que sont les œuvres d'art.

Ces édifices quantiques seront considérés comme des fictions, comme un monde artificiel. A vrai dire, il n'est pas plus artificiel, plus factice que tout autre monde existentiel ou logique, que tout autre monde auquel on accorde la notion de réalité ou de vérité. Mais précisément, l'œuvre d'art est considérée comme une fiction parce qu'elle est contradictoire, parce que, comme telle, elle est arrachée à l'un ou à l'autre des devenirs qui fournissent la non-contradiction et, par là, ce que nous nommons la vérité et la réalité, selon le mécanisme que nous avons exposé dans la première partie de ce livre. L'œuvre d'art, ainsi, est quelque chose de faux (à la fois du marbre immobile et une femme qui danse, à la fois une diversité imprévue de sons qui naissent pour mourir-aussitôt et une configuration sonore qui veut demeurer). C'est qu'en effet, comme on le comprend à la lumière de cette logique intégrale, l'art n'est la recherche ni du vrai ni du réel (rationnel ou irrationnel), mais bel et bien du faux, en tant que contradiction logique existentielle, immanente à l'existant, comme nous l'avons vu dès notre premier chapitre. - Si telle femme sculptée se muait, par miracle, tout à coup, en femme vivante, réelle, elle cesserait d'être une œuvre d'art. Un tableau vivant n'a jamais remplacé une fresque, n'a jamais été de l'art. [165]

Précisons que lorsque nous disons que l'art est la recherche du faux, nous donnons à ce mot l'acception que l'on a définie tout au long de ces pages, nous n'entendons pas le mot comme synonyme de négation ou d'irréalité, selon la logique, plutôt la métalogue classique. Le faux est la contradiction de la négation et de l'affirmation, de la non-identité et de l'identité, qui les définit et les commande. Mais, par là même, l'art n'est ni réel ni irréel, puisque la réalité, comme nous le savons, est l'aspect de l'ordre logique antagoniste virtualisé et

objectivisé par là, et puisque l'irréalité est l'aspect de l'ordre logique contradictoire, actualisé et par là subjectivisé. Or, une contradiction qui s'accuse empêche la coexistence de la virtualisation et de l'actualisation. C'est pourquoi, dans l'expérience esthétique, le sujet tend à se confondre avec l'objet, et vice versa, ou encore, sujet et objet tendent à se fondre l'un dans l'autre et à disparaître ainsi : une œuvre sera d'autant plus esthétique qu'elle sera moins subjective et moins objective à la fois ou, plutôt, plus semi-subjective et semi-objective à la fois, c'est-à-dire moins irréelle et moins réelle ou encore plus mi-réelle et mi-irréelle à la fois. Et c'est cela même qu'est la fiction. Cependant, tel est l'idéal polaire impossible de l'art ; idéal qui est le même que celui de ce que nous avons défini comme la science quantique, qu'un tel devenir du faux absolu oriente et permet, comme nous l'avons montré. Mais ce que l'éthique est par rapport aux deux types de sciences de non-contradiction (du rationnel et de l'irrationnel), l'esthétique l'est par rapport à la science possible du faux ou science quantique. L'esthétique est au départ de cet élan logique elle est la science quantique en germe, en enfance; et elle demeure une esthétique dans la mesure précisément où elle ne peut dépasser ce stade. C'est pourquoi elle est davantage une conscience de la conscience qu'une connaissance de la connaissance.

De ces considérations, de cette structure logique de l'art, il appert qu'il est un élan vers la liberté (d'indifférence), vers l'inconditionnel [166]: nous avons vu, en effet, que c'est la contradiction, en tant que faux, que conflit logique existentiel, qui engendre ces points, ces zones de l'inconditionnalité. L'art, comme tel, est une liberté d'indifférence. C'est ainsi que, notamment, une conscience, prisonnière de l'universel et de la nécessité (impliquant raison, identité, etc.), ce qui veut dire que son inconscient est prisonnier, en tant qu'actualisation, du particulier et de la contingence (impliquant irrationalité, diversité, etc.) ou encore, une conscience, libre d'être universelle et nécessaire par suite de la liberté de son inconscient d'être particulier et contingent, inhibera un tel devenir par une conscience de l'irrationnel et de la contingence, au moyen d'un subconscient ou d'un complexe d'actualisations du rationnel, de la nécessité et de l'universel. Un tel artiste voudra fuir la rationalité de sa conscience en la frappant d'irrationalité, de particularités (de diversités « concrètes ») et de contingence¹

¹ Le peintre, notamment, au sein d'une époque mentale de **représentations**, de visions du monde extérieur soumises au « général », au type, à l'extension du concept, dans une période de « pompiérisme », où la connaissance, ayant absorbé toute conscience, dans ses **identifications** et ses schèmes extensifs (le lac, la forêt, la rivière), permet ainsi une rationalité, une non-contradiction par le commun, l'**universel**, etc., de l'objet, le peintre d'une telle ambiance, s'il veut faire de l'art, déclenchera la réaction esthétique du spectateur de cette époque, après l'avoir déclenché en lui-même, en s'attachant à saisir et à montrer le particulier, le divers de plus, en plus individuel, rare, unique, portera son attention sur la compréhension du concept, et le monde de ses tableaux viendra heurter la vision courante, générale, typique du **quotidien** (ce ne sera plus le lac, mais tel lac particulier, différent de tout autre lac, vu et imaginé (idéalement, bien entendu), ce ne seront plus la pipe et la cruche, mais telle pipe et telle cruche altérées dans ce qu'on appelle, selon justement une vision conceptuelle extensive, la pipe et la cruche vraies, réelles; la fantaisie, la contingence, à l'égard de ces objets, est ici indispensable, mais non pas au point que l'on ne reconnaisse plus du tout la pipe ou la cruche. Il faut qu'à la vision générale et « conventionnelle », comme on dit, au concept extensif de pipe et de cruche, qui est celui, à cette époque, de la plupart des instants de notre existence intellectuelle, viennent s'ajouter contradictoirement le différent, le fantaisiste, le propre, le rare, le jamais encore vu : il y a pipe **et** cruche physico-chimiques, objets de notre science classique, et, en même temps, il y a pipe et cruche qui s'en arrachent, qui s'opposent à cette identité et à cette nécessité universelle. On dit, à tort, que c'est là une vision subjective de l'auteur, mais c'est parce que l'on confond la compréhension des concepts avec la subjectivité, selon un mécanisme logique que nous avons expliqué. De même, on dit, à tort, que c'est là une évasion du concept, du logique même, mais c'est encore parce qu'on ne considère comme conceptuelle que l'extension du concept et non pas également sa compréhension, et comme logique, que la logique du concept considéré dans son extension. Mais, à d'autres périodes historiques, où, au contraire, la conscience et la connaissance de l'esprit humain sont davantage le théâtre, du divers chaotique, de la contingence, du particulier (notamment, au sein de la multiplicité anarchique des cités grecques, de la vie aventureuse et variée de ses habitants, où tous les peuples se mêlent, où toutes les directives explosent en tous sens), l'artiste visera à un type, à une imago de l'homme et des choses si générale et si synthétique, que c'est celle-ci qui paraîtra

[167] Et non pas pour remplace celle-là.par celles-ci, mais pour arriver (à son insu, d'ailleurs) à cette intersection antagoniste qui le libérera des deux, qui lui fournira cette inconditionnalité, bien entendu, toujours relative, de par la constitution logique même de ce qui peut exister : sans quoi, nous l'avons vu, l'existence même cesse : cette liberté rigoureuse est la mort, impossible, du logique. C'est pourquoi, d'ailleurs, il y a toujours un rêve, un idéal de mort, une aspiration à quelque anéantissement impossible et comme de par une impression de liberté, dans chat que puissante expérience esthétique.

De la même structure logique de l'art découle son désintéressement et cette finalité sans fin, qu'y a vu Kant et qui a tant intrigué la pensée philosophique. En effet, le « jeu », qui caractérise tout phénomène esthétique, est un combat, un conflit semblant pour lui-même. Il apparaît comme tel justement parce que les antagonistes qui constituent le jeu inhibent réciproquement leur dynamisme. L'art recherche cette double inhibition contradictoire. En tant que tels, les dynamismes contradictoires se présentent comme causes finales et même comme causes efficientes, sans fin et sans efficience. La fin de l'un est repoussée par la fin de l'autre, et l'efficience de l'un est interdite par l'efficience de l'autre. Or, l'utile, l'intéressé est fourni justement par la possibilité [168] de l'un des dynamismes antagonistes de s'actualiser sur la virtualisation de l'autre, par, la non-contradiction, le choix opéré par cette disjonction, qui donne à la fois la vérité de la réalité (d'identité nécessaire et universelle ou de diversité particulière et contingente) et la vérité de l'irréalité (de diversité ou d'identité).

Autre conséquence de cette structure logique du fait esthétique, c'est son caractère de lieu, de nœud des possibles. L'œuvre d'art est, par essence, un faisceau de virtualités, tout le monde en convient. Et comment en serait-il autrement puisque précisément ce quantum contradictoire, cette œuvre, où viennent se heurter les dynamismes antagonistes, est l'œuvre de la logique du possible, du possible polarisé par le pur possible qu'est le faux absolu, idéal et impossible, comme nous le savons. Nous avons vu, en effet, que le possible était l'immanence contradictoire du logique en tant qu'inhibition contradictoire réciproque des deux valeurs dynamiques qui le fondent.

Mais — autre conséquence encore du logique esthétique —, le fait esthétique, étant une conscience de la conscience', germe de la connaissance de la connaissance, sera solidaire de cette conscience et de cette connaissance, autrement dit, du devenir logique, de la phase de ce devenir où une telle régression de la non-contradiction aura lieu. Chaque époque aura son art, qui utilisera le matériel cognitif de l'étape de son histoire logique. L'histoire de l'art se greffe donc, de par sa structure logique même, sur l'histoire du connaître, c'est-à-dire sur le devenir logique, c'est-à-dire encore sur l'histoire tout court. Seulement, l'art aura des périodes de floraison plus ou moins riche, selon précisément l'allure de ce devenir logique. Car, comme il est fonction de la connaissance de la connaissance, celle-ci est d'autant moins possible que la connaissance est plus développée, en état de dynamisme plus aigu : le connaître, comme nous l'avons vu, s'oppose à la possibilité du connaître du connaître. Mais [169] si le connaître diminue, s'affaiblit trop, il y a également moins de connaître du connaître, car la connaissance de la connaissance implique évidemment la connaissance. L'art donc s'épanouira le plus amplement vers la fin d'un développement « utilitaire », c'est-à-dire d'un développement logique de cognition, d'un devenir historique de connaissance, si bien qu'il y aura là matière à conscience de la conscience, par cet arrêt proche de la connaissance et la crise commençant par lui et qui engendre l'orientation quantique, du connaître du connaître ; il déclinera, cependant, avec la stagnation, le mouvement sur place de la crise, qui épuise la connaissance dont sa conscience de la conscience est faite. Si une science quantique partait de cette crise, si une science de là crise se développait, dont la possibilité, comme nous le savons, est inscrite

dans la structure même du logique — et qui prend naissance de nos jours, après s'être esquissée au stade logique de la philosophie et de la métaphysique —, l'art, ici encore, disparaîtrait pour céder la place à ce dont il est porteur, mais qui n'est pas lui. L'ambiance la plus favorable à l'art est l'arrivée de la crise, ses premiers éclats ; en elle-même, il s'épuise, ou bien par inanition, le conflit de la connaissance et, par suite, de la conscience, qui est comme sa palpitation, le privant de sa nourriture puisqu'il est une conscience de la conscience, ou bien parce que la crise, c'est-à-dire le devenir contradictoire ou quantique se développe et s'oriente vers ce qui n'est plus l'art, ce qui dépasse l'art ; et c'est la philosophie, sous forme de philosophie critique, la métaphysique dans une attitude sceptique et finalement agnosticisme qui lui prennent la place (cette métaphysique manifestant, jusqu'à présent, dans l'histoire de l'esprit humain, l'impossibilité où cette direction quantique du logique s'est trouvée de se développer jusqu'au stade scientifique, de par précisément la force latente et déterminante de la logique de non-contradiction et du devenir qui la commande).

Le phénomène esthétique est ainsi une étape du devenir [170] logique, une étape inhérente à la structure et au mécanisme mêmes (du) logique. Comme il y a toujours, de par son essence même, précisément afin qu'il y ait dynamisme et devenir, retour périodique à la crise, passage par la contradiction quantique, par ces équilibres symétriques fulgurants et cette inconditionnalité ou libellé d'indifférence des valeurs logiques contradictoires s'inhibant à énergie égale, il y a toujours, à quelque degré de développement que se trouve un devenir logique, lieu et instant esthétiques en lui. Nous sommes criblés, dans toute existence, d'étincelles esthétiques, à chacune de nos impulsions, à chacun de nos rebondissements. Le phénomène esthétique ne signifie pas une direction spéciale, aberrante, divergente de l'activité de l'esprit humain, mais l'une des étapes structurales et motrices de son devenir logique.

Et c'est, si l'on se souvient de ce que nous avons dit du concept dans notre premier chapitre, l'étape même du concept, de la formation du concept. Le concept est l'immanence contradictoire du logique, la coexistence contradictoire de l'extension et de la compréhension ou intension — coexistence toujours relative, car, en tant que pur ou rigoureux, le concept n'est qu'un idéal impossible. Le concept est ainsi la liberté d'indifférence et le faux. Loin donc que l'art, comme on l'a dit, et Kant notamment, soit dénué de concept, il est l'activité conceptuelle par excellence. Mais il s'agit bien du concept en tant que lieu de la contradiction de plus en [dus aiguë de l'extension et de la compréhension antagoniste-, de la nécessité et de la contingence, de l'universel et du particulier, et non pas du concept considéré seulement dans son extension ou seulement dans sa compréhension ou intension, qui sont justement les activités de transcendance du concept : jugement, raisonnement, devenir de non-contradiction (extensifs ou identifiants, intensifs ou diversifiant). Et si, comme Hegel l'a vu, l'événement esthétique se trouve bien au carrefour même du général et du particulier, il est bien un événement conceptuel.

(Mais, pour Hegel, l'art opérerait ainsi une synthèse du général et du particulier, alors que, selon nos recherches, il opère, au contraire, la plus grande déchirure : il est la coexistence incompatible de la thèse et de l'antithèse, inhibitrice des transcendances non-contradictaires que signifient la thèse et l'antithèse, il est la conjonction contradictoire et, par là, l'immanence du logique.)

Les remarques précédentes sont très importantes, car elles éclairent de leurs neuves le problème du signe, du symbole et la genèse même du discours. Le moment esthétique, inscrit dans la structure et le mécanisme mêmes de tout devenir logique, coïncide, avons-nous dit, avec le moment conceptuel de son immanence et avec le moment de la conscience de la conscience. Or, le symbole est à la fois une conscience de la conscience et cette chose existentielle dite fiction parce que contradictoire et fausse. Il est une telle fiction parce qu'il

est une conscience de la conscience, et réciproquement, comme on le comprend après nos examens du problème de la connaissance.

Avant d'être une chose utile, en effet, le signe implique une conscience de la conscience, « désintéressée² », de la chose signifiée, c'est-à-dire une conscience de la conscience que représente une chose signifiée. Si je suis devant telle multiplicité d'animaux, d'arbres, etc., cette multiplicité constitue ma conscience. Mais je n'en suis pas conscient, autrement dit, je ne suis pas conscient de cette multiplicité comme multiplicité. Pour cela, il faut que je la rapporte à une unité ou sa diversité à une identité. Et inversement, si je me trouve en face d'une identité. En d'autres termes, il faut que je sois le siège des deux consciences contradictoires. Or, ce moment est le moment conceptuel et esthétique (du) logique. L'homme des cavernes, quand il dessine sur le roc un renne, est le siège d'un tel moment : [172] son dessin est un signe, une image symbolique des rennes qu'il a vus et du renne. Il prend ainsi conscience de la diversité des rennes, c'est-à-dire il prend conscience de sa conscience en tant que diversité des rennes, par la conscience de l'identité du renne, c'est-à-dire par la conscience de sa conscience en tant qu'identité (analogie, etc.) du renne, et inversement. Son dessin est la conscience du renne en tant qu'extension et que compréhension contradictoires. C'est pourquoi, sa conscience est mythique, est une image où coexistent mystérieusement le « concret » particulier, non-identique, c'est-à-dire le vécu comme particularité[^] et diversité, et le « concret » général, c'est-à-dire le vécu comme généralité et identité. Mystérieusement, parce que ce qui se donne comme non mystérieux, ce qui est explicable et expliqué, c'est précisément ce qui transcende la contradiction, ce qui réussit à refouler une valeur logique au profit de la valeur antagoniste, ce qui engendre la non-contradiction. Expliquer ou répondre à une question, à une interrogation, question, interrogation qui sont la présence de la contradiction, l'ouverture plutôt de la voie qui y mène, c'est transcender la contradiction, c'est ouvrir la voie qui mène à la non-contradiction, c'est-à-dire à ce qui fournit, par là même, la vérité de la réalité et la vérité de l'irréalité, on le sait, par la virtualisation et l'actualisation des deux valeurs contradictoires de la disjonction ainsi opérée. Le mythe, de la sorte, loin d'être une explication, comme on l'a soutenu, est, au contraire, son inverse, une non-explication, et il cesse d'être un mythe quand il en devient une ; c'est un mystère. L'état esthétique est un état mythique et un état de mystère, de par son essence logique même. Inversement, tout état mythique est un état esthétique et tout mystère est un mythe. La fable et la légende, le symbole et l'allégorie de la poésie la plus « civilisée », relèvent du mythe, naissent de cette orientation contradictoire et immanente du moment esthétique.

D'autre part, le mythe, la fable, le symbole, l'allégorie, toutes formes de cet état esthétique, en tant que mystère, non-explication par essence, ne sont et ne peuvent être des réalités, pas plus que des irréalités, comme ils ne sont pas vrais : ce sont des fictions, où la réalité et l'irréalité, d'un côté, les deux vérités, affirmative et négative, d'identité et de non-identité, générale et particulière, nécessaire et contingente, spatiale et temporelle, etc., coexistent virtuellement, en tant que virtualités contradictoires, que possibles. Mais la fiction a son existentialité et, si l'on pouvait parler méta-logiquement d'un point de vue extra-logique, en contemplant comme du dehors le logique, elle n'est pas moins réelle que ce qu'on considère communément comme réel. A vrai dire, l'esprit le moins averti a l'impression que la fiction, en tant que mythe, n'est ni une réalité ni une irréalité, mais comme entre les deux ; et c'est de là aussi que lui vient cette impression de signification subjective, qui n'est qu'une impression

²Une conscience de ta conscience ne peut être que « désintéressée » car c est la conscience qui est « intéressée », nous l'avons vu.

d'intériorité, car le mythe est à la fois subjectif et objectif, ou plutôt, entre le sujet et l'objet, intérieur en quelque sorte aux deux ; et l'impression d'immanence, qui s'y ajoute, dérive du fait que précisément la contradiction qui constitue la structure du mythe, de tout état esthétique, est précisément l'immanence du logique, c'est-à-dire de l'existant.

On voit ainsi où réside la source du langage, source onomatopéique et métaphorique à la fois : le discours est, tout d'abord, un mythe sonore. Le signe verbal n'est pas initialement, dans sa création, téléologique et ni l'expression aveugle d'une causalité biologique mécanique : il est une conscience de la conscience (telle que nous l'avons explicitée), en tant que et parce que contradictoire, un état de crise esthétique (c'est pourquoi, nous le verrons tantôt, l'état douloureux et le besoin s'y localisent), un mystère pour lui-même, une question sans réponse, une question pour elle-même, un mythe.

Mais ce ne sont, ces moments esthétiques ou mythiques, que des moments d'autant plus brefs que l'un ou l'autre des deux devenirs inverses de la non-contradiction s'empare plus vite de l'existentialité, c'est-à-dire se développe plus aisément et plus rapidement au détriment de son antagoniste. La contradiction projette l'action dans l'éthique et celle-ci se poursuit, si elle est suffisamment forte, dans la connaissance et dans la science. Le mythe sera utilisé, le « jeu » deviendra intéressé, l'état esthétique cessera d'exister comme tel, pour inspirer l'action, pour enrichir l'imagination et la représentation identifiantes ou différenciatrices. La disjonction, opérant dans sa conjonction paradoxale et antinomique, en transcendant la contradiction par l'une ou l'autre des deux voies inverses de la non-contradiction, fera cesser l'art. Tous les degrés de sa disparition sont là possibles et saisissables, de l'art propagande, de l'art à thèse, au service d'une morale, d'une politique (et tout le monde sent que l'art en meurt), jusqu'à l'observation analytique et froide des faits et aux hypothèses explicatives les plus générales.

Cependant, quel que soit le degré de cognitivité d'un devenir, nous savons que ce qui le propulse, c'est son dynamisme essentiel et l'antagonisme qui l'implique, et que donc l'état esthétique, le mystère et le mythe, en tant que contradiction des valeurs plus ou moins actuelles ou plus ou moins virtuelles de ce devenir, seront toujours à la source d'une nouvelle « conquête » de la non-contradiction, de la science. De là cet état — qui donne l'impression du mystère — de l'intuition, de l'inspiration d'une nouvelle démarche active ou scientifique, d'une nouvelle idée (de là son émotion aussi — nous y reviendrons tout à l'heure —, cette angoisse caractéristique que connaissent tous ceux qui trouvent, qui trouvent, soudain, la solution heureuse d'une longue et tenace ou même brève et violente difficulté, car de l'affectivité pénible et douloureuse accompagne, comme on l'a vu, bien que sans raisons concevables, l'état de crise et de l'affectivité agréable et joyeuse, sa transcendance). Toute crise est esthétique, dramatique, et tout devenir est fait de crises, de drames³.

Au sein du langage, du langage surtout, le même processus de transcendance non-contradictoire, utilitaire, actionnelle et scientifique, l'arrache à sa contradiction mythique, à l'énigme essentielle de son esthétisme. La proposition sera un jugement du discours, c'est-à-dire la transcendance ou l'éclatement du concept verbal, du concept en tant que fiction sonore. Le processus de non-contradiction agira au sein même du mythe verbal qu'est, à son origine, le mot en tant que concept. Les langues se créent de la sorte. Et il y aura des langues rationnelles et des langues irrationnelles (bien que la rationalité ne peut pas ne pas prévaloir dans un langage humain, commandé par le devenir vital — nous savons par quel mécanisme), selon la valeur d'identité ou la valeur de non-identité, de différenciation que le devenir

³ C'est pourquoi, tout homme, aussi vulgaire fût-il, c'est-à-dire aussi simpliste, peu complexe dans ses devenirs contradictoires, est poète, dramaturge, romancier, à ses heures de crises, dans les crises de sa destinée, et assoiffé de spectacles esthétiques.

respectif des civilisations met cognitivement en évidence, rend consciente et connaissable, en l'objectivant par la virtualisation intelligible.

En partant du moment mythique ou conceptuel de l'art pur, qui n'est ni réel ni vrai, c'est-à-dire ni virtuel, objectif et conscient, connu, ni irréel et vrai comme tel, c'est-à-dire actuel, subjectif et subconscient, inconnu, il s'agira, au sein même de ce mythe verbal, d'actualiser l'un des dynamismes contradictoires linguistiques, ainsi en crise, et de virtualiser, par là, l'autre. De l'état esthétique du discours, sous toutes ses formes mythiques, sortira l'état de réalité du discours (la valeur logique linguistique virtualisée et objectivée, de la sorte) et l'état d'irréalité du discours (la valeur logique linguistique actualisée, qui s'actualise et échappe à la conscience et à la connaissance par sa [174-175] subjectivisation) ; de la fiction verbale jailliront les deux vérités y adéquates, la vérité de la réalité et la vérité de l'irréalité comme expression de leur non-contradiction respective.

Comme tout mythe, le mythe verbal, la métaphore pure, c'est-à-dire la contradiction et le mystère linguistiques, acquièrent ainsi un sens, s'orientent vers une signification : et ce qu'ils signifient de plus en plus, de mieux en mieux, selon leur devenir, la chose signifiée qu'ils indiquent, qu'ils explicitent ainsi, ce sera précisément soit l'extension, soit la compréhension ou intension du concept. Le mythe sonore ou fiction esthétique de la parole aura ses transcendances sonores ; la contradiction du signe parlé aura ses résolutions, ses non-contradictions, et ce sera le langage éthique ou de l'action utilitaire et, plus loin, le langage cognitif et scientifique. Le discours esthétique, devenir verbal du faux ou de la métaphore onomatopéique ou, encore, des quanta parlés, des configurations phonétiques de la contradiction (le mot est un quantum verbal, la phrase, une configuration phonétique), sera ainsi transcendé (relativement, bien entendu) soit par un discours rationnel, soit par un discours irrationnel, c'est-à-dire soit par un devenir linguistique où l'identité, l'extension et la synthèse prédominent, soit par un devenir linguistique où c'est la diversité, la compréhension ou intension et l'analyse qui l'emportent. Deux discours cognitifs ou de transcendance, inverses l'un de l'autre, constituent ainsi la disjonction relative de la conjonction contradictoire du discours esthétique ou d'immanence.

Sans insister sur ce problème qui, à lui seul, on le voit, demande tout un volume (que nous voudrions bien écrire, un jour) remarquons que le langage des sociétés dites inférieures, issu de la mentalité que Lévy-Bruhl appelait improprement prélogique (comme nous l'indiquions dans une note de notre premier chapitre, page 33), attaché qu'il était à la logique classique qu'il prenait, sans un examen préalable, pour la seule activité logique des hommes, est un langage où le général, le synthétique, l'extensif conceptuels, qui caractérisent nos langues, le discours des sociétés dites civilisées, sont refoulés par une particularisation, un analytisme, un intensif (ou compréhensif) d'une grande richesse. C'est là un discours issu de la logique de la diversité et de la négation, inverse de notre logique classique. Le mythe verbal est transcendé, ici, par la voie verbale irrationnelle de la non-contradiction (pas moins logique que l'autre, la rationnelle), alors que, dans nos langues, c'est par la voie rationnelle de la non-contradiction que la contradiction est relativement surmontée. Ici, en effet, c'est le substantif qui est le pôle fondamental ; et le verbe, qui est le mouvement même de transcendance, de fuite du conflit, projette le discours de substantif en substantif plus général, plus analytique, plus extensif ou identifiant ; là, dans les langues des sociétés dites inférieures, c'est l'adjectif qui est la clef de voûte et le pôle des comportements linguistiques de transcendance de la contradiction ; et le verbe les projette de différenciation en différenciation plus particulière, plus analytique, plus intensive ou diversifiante⁴.

⁴ 1. Dans nos langues, un substantif constitue comme la substance invariante, l'identité que l'adjectif viendra modifier *modalement* ou *accidentellement* : cette maison est haute, cette fleur est rouge, Pierre court (ou est courant). Or, une langue qui donne la prédominance à la compréhension, au variant, à la diversification, n'est pas

[178-179] Mais les deux langages coexistent toujours puisque l'un s'objectivise et se manifeste sur la subjectivisation de l'autre. Il y a un discours subjectif et subconscient, qui est celui qui s'actualise et qui, virtualisant le discours antagoniste, le rend objectif et conscient. De la dualité des discours, à chaque instant, en parlant ou en entendant une langue, nous en subjectivisons l'un et nous en « objectivisons » l'autre, en le virtualisant, qui devient le discours de notre conscience et de notre connaissance, de la pensée claire, réelle et vraie. Donner un sens, une signification à la parole, c'est l'arracher à la contradiction et énoncer une non-contradiction. Et la difficulté de l'expression; l'écart entre la « pensée intérieure » et le « langage », sur lequel insiste Bergson, c'est l'écart entre le conflit « insensé » des deux langages contradictoires et inverses de l'immanence de la pensée et sa résolution en (c sens), en signification par sa transcendance non-contradictoire, toujours relative, sans doute, « à peu près », statistiquement objectivée, réalisée et rendue vraie.

L'art de la parole consistera donc à opérer une manœuvre inverse de celle qui engendre l'un ou l'autre de ces deux discours visant à la non-contradiction, en les ramenant tous deux en quelque sorte à mi-chemin de la virtualisation et de l'actualisation, en une coexistence contradictoire de plus en plus précise et difficile, du reste. Il s'agira d'altérer de plus en plus, dans son essence même, le substantif pur par l'adjectif et, en même temps, d'altérer, dans son essence même l'adjectif pur par le substantif. Et le discours esthétique par excellence (notamment la poésie) sera ainsi moins virtuel, plus actuel que le discours clair, conscient, cognitif, mais moins actuel, plus virtuel que le logos « vécu », c'est-à-dire subjectivisé par l'actualisation.

Telle est l'orientation du phénomène esthétique linguistique. A l'inverse et à l'encontre des dynamismes de fuite de la contradiction, c'est sa recherche, sa poursuite — asymptotique, bien entendu, puisque la contradiction rigoureuse est un pôle idéal impossible, une des trois fonctions logiques de l'impossible — qui engendre, ici encore, l'art. Aussi, dans l'élan vers ce pôle logique, toutes les tentatives artistiques n'atteignent-elles pas au même niveau. Et les unes se verront dominées par une synthèse et une identification objectives, les autres par une particularisation, par une « adjectivisation » objective (le roman à larges touches, synthétique, à « types » — comme le roman français — et le roman minutieux, d'analyse — comme le roman anglais — ; la poésie dite épique et la poésie dite lyrique).

Et, comme en éthique, puisque nous sommes, ici aussi, autour de la contradiction et donc de la conscience de la conscience, les deux valeurs logiques seront apparentes, présentes et détermineront les valeurs esthétiques. Celles-ci, comme les valeurs éthiques, ne seront pas les valeurs logiques elles-mêmes. Le beau, dans le sens authentiquement esthétique, sera, à vrai dire, le contradictoire, la coexistence de plus en plus contradictoire des deux valeurs logiques, à l'inverse du bien qui, comme nous l'avons vu, est la non-contradiction des valeurs logiques, par l'actualisation de l'une et la virtualisation de l'autre. Le beau donc coïncide avec le mal. Et le laid, c'est-à-dire la chose la moins esthétique, sera précisément ce qui est le bien

semblable à ce que les logiciens classiques étendent par l'énoncé d'un jugement pris en compréhension ou intension. Dans celui-ci, la « qualité », la particularisation n'est qu'un mode, qu'une manière d'être du sujet, du substantif. La proposition compréhensive exacte, c'est-à-dire du type même des langues dites prélogiques ou primitives, est difficile à formuler selon notre syntaxe; on n'y arrive, et de très loin, qu'au moyen de techniques poétiques « hermétiques », dont Rimbaud reste l'initiateur et le génie le plus étonnant. C'est le substantif qui, dans cette proposition intensive, doit être attribut incidente! OU mode et c'est l'adjectif, c'est-à-dire ce qui signifie la négation particularisatrice, le changement, la diversification fondamentale et irrationnelle, qui est pour ainsi dire sujet grammatical et pierre de touche linguistique, support, substance (si cela est convenable, pour nous), dont le substantif n'est que la manière d'être (notamment: haute est maison, rouge est fleur). Que l'on examine, sous cet angle, tous les livres de Lévy-Bruhl, les innombrables faits linguistiques des peuples primitifs, et l'on trouvera une illustration remarquable de ce que nous ne pouvons illustrer au moyen de notre langue habituelle, courante.

sur le plan éthique : le non-contradictoire, l'équilibre le plus dissymétrique des deux valeurs : de la diversité de plus en plus chaotique, de l'analyse de plus en plus contingente et anarchique, du temps de plus en plus désordonné, etc., ou bien, de la synthèse de plus en plus identifiante et générale, de l'espace, du géométrique, de l'ordre de plus en plus purs, chacune de ces valeurs écrasant la valeur adéquatement contradictoire.

Cependant, tout comme en éthique, où la valeur bien est accordée soit à la valeur logique rationnelle, soit à la valeur logique irrationnelle, selon que c'est celle-là ou celle-ci qui permet la fuite du conflit, la transcendance de la contradiction, de même, en esthétique, on accordera souvent la valeur « beau » à la valeur logique qui viendra coexister contradictoirement avec la valeur dominante une conscience, la psychologie d'un individu, d'une collectivité, d'une époque, d'une histoire. Comme nous le faisons remarquer plus haut, pour la psychologie d'un individu, d'un peuple, d'une période historique qui se verrait rivée à l'actualisation d'une diversification et d'une contingence despotiques, l'ordre, la synthèse, le type, l'idée platonicienne seront appelés pour opérer, par une tentative d'actualisation contradictoire, cet équilibre symétrique de l'antagonisme des deux valeurs logiques et apparaîtront, dès lors, comme les éléments constitutifs et fondamentaux du beau et de l'art. Vice versa, pour la conscience d'un individu, d'un peuple, d'une époque trop rationalisés, schizophréniques, pourrait-on dire : la rupture irrationnelle, le non-lien du lève, la contingence diversifiante et le particulier de plus en plus surprenant seront les éléments de la valeur logique à laquelle on en appellera pour venir, par ses tentatives d'actualisation, tenir en échec la valeur antagoniste dominante cette conscience, jusqu'à un niveau de leur coexistence de plus en plus contradictoire, qui est le phénomène esthétique, et ces éléments seront alors considérés comme ceux mêmes du beau et de l'art.

Le laid, l'inesthétique sera, dans ce cas, attaché à la valeur logique dominante la conscience par sa non-contradiction, c'est-à-dire à celle précisément que la valeur antagoniste appelée, désirée doit combattre pour délivrer le logique (conscient et, en même temps, inconscient, par là même, comme on le comprend) soit du rationnel, soit de l'irrationnel, du déterminisme ou de l'indéterminisme, comme aussi de la causalité efficiente et de la finalité. Il y aura ainsi un « pompiérisme » classique ou rationnel (le portrait, le paysage : photos en couleurs), mais aussi un pompiérisme » irrationnel, onirique (dadaïste, cubiste, surréaliste).

Que l'art soit amoral, que l'éthique le freine et l'altère, ce n'est pas là une considération qui étonnera. Mais qu'il aille à l'encontre même de la morale, que ses valeurs soient Inverses des valeurs éthiques, cela pourrait paraître peut-être excessive. Pourtant, telle est bien la structure logique du phénomène esthétique. On peut certes le considérer comme amoral et non pas comme immoral, puisque précisément la contradiction qui le caractérise **est** faite de deux éthiques inverses qui s'inhibent, qui s'interdisent réciproquement ; à cet égard même, il est virtuellement éthique, et c'est pourquoi, la valeur logique qui est prise, à tort, pour la valeur esthétique par excellence, pour celle du beau, parce qu'elle vient, par son antagonisme, opérer la contradiction avec la valeur dominante et déterminer le phénomène esthétique, étant, en tant que telle, la valeur d'une éthique (soit rationnelle, soit irrationnelle), une éthique virtuelle, on a parfois pu confondre le beau et le bien, à la manière de Platon, notamment. Mais, on le voit, l'amoralité de l'art est une immoralité profonde, c'est une orientation inverse de celle de l'éthique, puisque c'est la non-contradiction qui est l'impulsion de celle-ci et la contradiction, le cœur palpitant de celui-là.

Seulement, arrivés à ce terme de nos investigations sur l'art, nous n'en avons touché, saisi que la structure logique, c'est-à-dire précisément les concomitantes logiques de la donnée affective qui y est contenue, la forme, le contenant extrinsèque de cette révélation singulière, substantielle, purement présente et purement ontique dont elle est porteuse.

Or, il semble que, sans cette présence étrange de l'affectivité, il n'y ait point d'ail, que l'appareil contradictoire et antagoniste de nature purement logique ne soit rien, esthétiquement, si cette affectivité ne le baigne et ne le remplit. Alors que, comme nous l'avons vu, si de l'affectivité accompagne le processus éthique, celui-ci peut et doit même s'en passer, car ce n'est pas un état de plaisir ou de joie, encore moins un état de souffrance, qui en constitue le but.

Si, éthiquement. L'affectivité peut être prise, à un examen superficiel de sa nature, pour un moyen (dont elle ne contient, d'ailleurs, en elle-même aucun élément pouvant jouer ce rôle), ainsi extrinsèque, au service de la possibilité existentielle [182] du sens et de la fin logiques (que nous connaissons) de l'éthique, esthétiquement, l'affectivité doit être, inversement, considérée comme une fin en soi, et tous les concomitants, tous les cadres logiques, à base de contradiction, que nous venons de décrire, comme des moyens, comme des conditions extra-affectives et incompréhensibles de sa présence, de sa révélation.

L'art cherche l'émotion, sans quoi il n'est pas. Et cette émotion esthétique est son terme dernier, son point d'arrivée, en deçà de quoi et au delà de quoi, il n'y a rien et il ne peut rien y avoir pour lui.

Que l'on remarque, tout d'abord, que si l'affectivité était d'essence utilitaire ou instrumentale, un phénomène-moyen en vue d'une fin logique, comme on l'a tant de fois soutenu, jadis surtout, en tous autres domaines que celui de l'art (en biologie, sociologie, morale), elle ne saurait être une fin en soi, comme le manifeste précisément le domaine de l'art, le phénomène esthétique, dont l'aspect phénoménal, c'est-à-dire logique, devient ici un moyen, un instrument pour provoquer, en son sein, l'intrusion de sa singularité, se suffisant à elle-même dans son absoluité rigoureusement extra-logique, métalogue. Or, la structure logique que nous avons vu être celle de l'art, le devenir logique de plus en plus contradictoire, c'est-à-dire cette dualité des devenirs logiques inverses se heurtant et se refoulant réciproquement avec une force respective de plus en plus égale, qui caractérise cette structure, ce sont bien là les conditions paradoxales de la présence, de l'invasion, au cœur même du logique, delà donnée affective, à rencontre des processus de l'éthique et de ceux de la science qui sont comme les appareils de son évacuation, qui constituent comme les conditions paradoxales de son élimination et de fermeture progressive à son accès. Le phénomène esthétique est donc une vérification et une illustration de plus, et tout à fait remarquable, on pourrait même dire capitale, des rapports, constatés en dehors de son domaine, du logique et de l'affectif et des mécanismes de celui-là permettant la présence ou l'absence de celui-ci. Le pôle de l'art est tragique ; l'art n'est pas gai, n'est pas la joie. Le comique est précisément un art dégradé, sorte de violation de l'art : l'éthique qui triomphe de l'art. Le rire est le saut qui arrache à la contradiction esthétique, qui eût pu être douloureuse, pathétique ; le rire est moral, le moral au seuil de l'art, par où l'on en sort, qui vous jette hors de son tragique.

La poésie, le théâtre, tous les arts de la parole, la musique, quand ils sont profonds, c'est-à-dire quand ils vous introduisent dans les profondeurs de l'art, sont déchirants, douloureux, tristes ; leur émotion, violente ou sourde, est angoisse qui se suffit, qui doit se suffire à elle-même et dehors de laquelle il n'y a rien. (Le grand théâtre comique, celui qui atteint au véritable grand art, le comique de Molière, par exemple, est, comme on l'a remarqué, ar et triste, en fin de compte.)

Mais les arts plastiques, ne sont-ils pas une joie pour l'e nous dira-t-on ? Où en voyez-vous le tragique, l'angoisse dans l'émotion qu'ils suscitent ? C'est juste. Seulement, c' qu'il y a là, de la part du spectateur et même peut-être l'auteur, une expérience esthétique, dans le sens précis terme, assez faible, c'est que, dans ce domaine de la représentation spatiale, de la perception du monde extérieur, l'objet, où la non-contradiction a fait de tels progrès, où devenir éthique, cognitif et scientifique est si puissant, contradiction est difficile, et quand elle

a lieu, c'est *de par* et *entre* des devenirs où les valeurs existentielles du logique où les dynamismes antagonistes sont déjà très actualisé et nous savons que plus l'antagonisme et la contradiction s'effectuent entre dynamismes virtuels, plus l'affectivité révèle douloureuse ; et plus, inversement, ces dynamismes sont actualisés, plus elle est fine, pauvre de souffrance riche d'émotions subtiles, délicates, de cette sorte de dualité de plaisirs, s'amortissant pour ainsi dire réciproquement, la double transcendance.

Il n'empêche que devant tel tableau, telle sculpture, telle architecture même, si l'émotion qu'on en éprouve est vraiment intense et profondément esthétique, on tremble, on a la gorge soignée, on pleure¹⁵, on est le siège (nous l'avons été nous-mêmes) d'une intolérable et sublime angoisse.

Mais, d'une part, pour de grands civilisés, c'est-à-dire pour des esprits très avancés sur la voie de la science, la conscience de la conscience qu'est le phénomène esthétique se change de plus en plus en un commencement de connaissance de la connaissance, et alors, comme nous le disions tout à l'heure, c'est surtout la singularité, l'étrangeté et la tristesse d'une qualité affective, en tant qu'univers absolu et purement ontique, qui s'introduit dans l'expérience esthétique. Chez les peuples plus élémentaires, plus près du conflit, l'art, les manifestations esthétiques de toutes sortes, en tant que recharges et décharges affectives, par la poursuite de l'opposition contradictoire, de la lutte et de sa résolution au moyen du triomphe de l'un des antagonistes, sous quelque forme mythique qu'ils se présentent, déclenchent des paroxysmes passionnels, des états de transes, des douleurs violentes, dans la course vers le contradictoire, et des joies violentes, comme des éjaculations, pour ainsi dire, de ces masses affectives, dans sa résolution conquérante.

Et, d'autre part, l'œuvre d'art, le plus souvent, n'est ni conçue par ses auteurs ni ressentie par ses spectateurs comme une pure œuvre d'art. Elle ne tient à l'esthétique que par des côtés ou des fils plus ou moins importants : comme elle est faite, nous l'avons vu, de deux éthiques contradictoires qui s'inhibent réciproquement — c'est pourquoi elle tourne le dos à la morale, à l'action, c'est pourquoi elle est immorale et amoral à la fois —, cette inhibition, dans la grande majorité des cas, n'opère que faiblement — l'homme, occidental surtout, est puissamment attiré par l'action et la connaissance —, et alors, l'art est un prétexte, un stimulant à une action, à une aventure rêvées, une façon de vivre virtuellement toutes sortes de destinées, de s'incarner dans toutes sortes de personnages, d'épouser telle éthique, rationnelle ou irrationnelle, de vaincre, de transcender toutes les contradictions, de multiplier donc et d'élargir son propre devenir de non-contradiction triomphatrice. (Comme on l'a remarqué, l'histoire qui finit bien, où tout s'arrange à la fin, est le propre d'un art inférieur, du mélo, de ce qu'on peut à peine appeler de l'art — bien que, dans la vie, force histoires finissent bien, que tout, souvent, finit par s'arranger ; mais l'art et la vie, ce n'est pas du tout la même chose, l'art n'est pas une « tranche de vie ».)

Et quand l'art ne verse pas dans l'éthique et l'action rêvées et même dans la connaissance (les arts de la parole, surtout, les romans d'analyse psychologique ou à thèse, bien que les tableaux aussi fassent rêver aux voyages, aux pays inconnus), désertant sa mission, abandonnant la place qui le caractérise dans l'univers logico-affectif, il la dépasse étrangement, il verse dans l'expérience de l'amour, c'est-à-dire dans la logique mystique même, dont nous nous occuperons dans le chapitre suivant.

Ainsi, comme nous le disons plus haut, l'expérience esthétique apporte une confirmation de la plus haute importance au parallélisme logico-affectif. L'explique-t-elle davantage ? Bien au contraire. Elle en épaissit le mystère.

⁵ Pour ne citer que ce cas précis, un de nos oncles, homme de science, pourtant, éclatait en sanglots devant l'Alhambra.

Si l'esprit humain n'avait été qu'une expérience éthique et cognitive, en un mot, s'il n'avait été qu'une expérience logique, comme l'est tout son monde intérieur et extérieur, on aurait pu, à la rigueur, laisser de côté l'univers affectif, avec tous ses caractères ontiques et substantiels, de singularité se suffisant à elle-même, et considérer que l'être, en tant que tel, bien que constituant une énigme, intéressait d'autant moins que précisément cette expérience logique qui fonde l'existentialité, s'en débarrasse, l'élimine au fur et à mesure de son développement. (Et c'est ce qu'a fait la pensée philosophique et scientifique, particulièrement au XIX^e siècle.)

Mais il y a l'expérience esthétique. Et il semble qu'il y ait là une recherche de l'affectif. Alors que, dans la vie, on fuit la douleur (l'expression est on ne peut plus juste, car on la fuit comme on fuit quelque chose, une réalité extérieure qui vous envahit on ne sait d'où), dans la fiction de l'art, dans cet univers mi-réel mi-irréel, on la désire et l'appelle. On court, au spectacle dramatique, on veut s'épouvanter et souffrir à une tragédie de Shakespeare, on aime pleurer en lisant un livre, etc. Et il n'est pas facile d'éprouver, à volonté, cette émotion et cette souffrance, non seulement en spectateur mais même en créateur d'une œuvre d'art. Il faut attendre l'inspiration, il faut être « doué », comme s'il s'agissait d'un don rare, exceptionnel, comme si l'affectivité était offerte par quelque grâce élective et tout à fait mystérieuse. Quelque chose — qui ? Où ? — de cette existentialité purement logique, de ce logique pur semble donc rechercher l'être de l'affectivité, bien que ce logique soit comme fait pour le fuir, pour lui interdire l'accès à sa monade essentiellement cognitive et comme vide, par rapport à son plein sans formes, à son contenu sans contenant, à son contenu incompatible avec son contenant.

Et, en effet, le contenu pur, que paraît être l'affectif pur, se donne comme rigoureusement étranger au contenant pur que paraît être le logique pur. Et il semble qu'il faille que l'un se retire, pour ainsi dire, afin que l'autre arrive. Pourtant, l'art est là, qui fait sentir que l'un en appelle à l'autre.

Tel est le grand mystère de notre expérience intégrale⁶.

Mais il est un lieu de cette expérience où il atteint à son comble, et c'est celui du phénomène mystique, c'est-à-dire de l'amour même.

⁶On peut, certes, considérer qu'il n'y a pas appel du complexe logique à la donnée affective, ni, inversement, de celle-ci à celui-là, mais uniquement pénétration ou révélation de l'affectivité lorsque l'état, c'est-à-dire l'état contradictoire, du devenir logique, le permet pour ainsi dire mécaniquement. Ce qu'on prend alors pour un appel, ne serait que LE commencement de cet état et déjà l'arrivée des premiers effluves affectifs. Mais cela rend le problème des corrélations logico-affective plus ténébreux encore.